



# LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

# LA MINERVE.

## BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

JUILLET 1849.

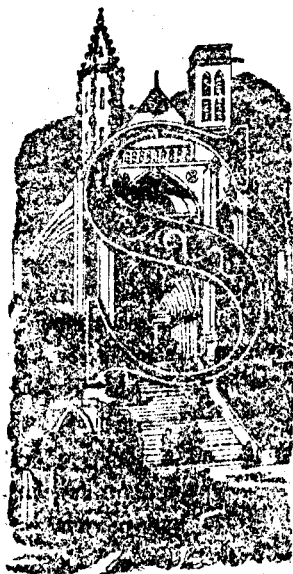
[7<sup>me</sup> LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PICTORESQUE DE  
NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

### QUATRIÈME PARTIE.

1

#### CHAPITRE I.



I quelques historiens ont peint Napoléon comme un homme violent, c'est qu'ils ne l'ont jamais approché. Sans doute, absorbé qu'il était par les affaires de l'État, contrarié dans ses vues, entravé dans ses projets, il avait ses impatiences et ses inégalités de caractère ; mais, au fond, il était généreux. Dans ses mauvais moments on l'eût calmé facilement, si, loin de chercher à l'apaiser, quelques-uns de ses conseillers ne se fussent appli-

qués à exciter sa colère.

Après la condamnation de George Cadoudal et de ses complices, tous ceux des condamnés à mort qui se recommandèrent à la clémence de l'empereur furent graciés. George lui-même avait écrit à Murat, alors gouverneur de Paris, une lettre fort digne, dans laquelle il sollicitait, non pas sa grâce, mais celle de ses compagnons. Dans cette lettre que Napoléon lut attentivement, George offrait de se jeter le premier sur la côte d'Angleterre. " Ce n'était, disait-il, que changer de genre de mort ; mais, du moins, celle-là devait être utile à sa patrie. " Cette supplique fut commentée en conseil privé. Napoléon se montra tout d'abord disposé à pardonner ; mais des maledroits lui représentèrent que ce serait encourager les assassins

et démoraliser les hommes chargés de défendre la vie du chef de l'État. L'échafaud fut donc dressé, et George périt avec neuf de ses complices. Cette sanglante exécution excita un sentiment de pitié général ; il fut plus vif peut-être chez Napoléon que chez aucun autre.

Le dimanche suivant, tandis que la princesse Louis (la reine Hortense) était occupée, dans le petit salon vert de Saint-Cloud, à arroser les fleurs dont les jardinières de sa mère étaient toujours abondamment garnies, l'empereur entra dans cette pièce sans être annoncé.

—Hortense, que faites-vous là toute seule et si matin ! demanda-t-il à sa belle fille, dont la physionomie, ordinairement si calme et si ouverte, semblait singulièrement attristée.

—Sire, répond la fille de Joséphine, un peu surprise de cette brusque apparition, Votre Majesté le voit bien.

En effet, elle tenait encore à la main le petit arrosoir de vermeil dont se servait habituellement l'impératrice.

—Et que fait-on chez ma femme ?

—Sire, on y pleure et maman plus que toute autre.

—Comment ! on y pleure !... Qu'y a-t-il donc ?... Je veux le savoir.

A peine Napoléon est-il entré dans la chambre à coucher de l'impératrice, que madame de Polignac, qui l'y attendait avec plusieurs dames, se jette à ses pieds et lui demande la grâce de son mari, condamné à mort dans la conspiration de George. La présence de madame de Polignac cause d'abord quelque étonnement à l'empereur, qui, s'efforçant de la relever, lui dit :

—Je suis étonné, madame, de trouver votre mari mêlé à une telle affaire. Ne s'est-il donc jamais souvenu d'avoir été mon camarade à l'École militaire de Paris ?

Madame de Polignac, autant que ses sanglots peuvent le lui permettre, s'efforce d'éloigner de son mari toute idée de participation.

—Je puis pardonner à M. de Polignac, lui répond Napoléon, parce que ce n'est qu'à ma sœur qu'il en voulait. Allez, madame, et dites que c'est moi, son ancien camarade, qui lui fais grâce de la vie.

Et l'empereur sortit, avec un geste qui indiquait qu'il ne voulait pas qu'on l'accompagnât.

Le lendemain, ce dut être le tour de la sœur et de la tante de M. de Rivière. L'impératrice s'était encore chargée de leur faciliter un libre accès auprès de l'empereur, quoique la veille il eût répété à sa femme :

—Tu sais que je n'aime pas les scènes ; je ne veux voir aucun parent des condamnés. Ceux qui auront des grâces à solliciter n'auront qu'à m'adresser leurs demandes par écrit : j'ai donné des ordres en conséquence au grand juge Regnier et des instructions à Duroc.

Cette fois, ayant appris par une indiscretion de Joséphine que ces deux dames devaient se tenir aux aguets lorsqu'il irait présider le conseil d'État, il approuva d'avance le recours en grâce de M. de Rivière.

Le général Lajolais avait été de même condamné à mort. Sa femme et sa fille furent, aussitôt après le jugement, transférées de Strasbourg à Paris. En arrivant, madame Lajolais fut conduite à la Conciergerie ; et sa fille, sans ressource, fut réduite à implorer l'hospitalité de sa famille. Ce fut alors que cette jeune personne, âgée de quatorze ans, et d'une beauté remarquable, déploya une présence d'esprit que l'amour filial seul peut donner dans un âge aussi tendre.

Un matin, elle sort de Paris avant le jour, à pied, seule, sans avoir fait part de sa résolution à personne, et se présente, tout en larmes, à la grille du château de Saint-Cloud. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle parvient à la franchir ; mais, ne se laissant rebuter par aucun obstacle, elle arrive jusqu'à un huissier de service, qui, par bonheur pour elle, était M. Dumoutiers, digne homme s'il en fut.

—Monsieur, lui dit-elle, on m'a promis que vous me conduiriez tout de suite auprès de madame la princesse Louis ; je ne vous demande que ce service, ne me le refusez pas !

—Qui donc vous a fait cette promesse, mademoiselle ? Avez-vous obtenu une audience ?

—Hélas ! non, monsieur ; mais je viens demander à l'empereur la grâce de mon père : il est condamné à mort.

M. Dumoutiers refuse d'abord de se mêler de cette affaire ; mais enfin, ému par les larmes et les prières de la jeune fille, il prend sur lui d'aller trouver madame Louis. Celle-ci, craignant d'exciter le mécontentement de son beau-père, descend chez sa mère pour lui demander conseil ; mais aux premiers mots elle est interrompue par Joséphine, qui lui dit :

—Je suis désolée, ma chère enfant, de ne pouvoir rien faire pour cette pauvre créature ; Bonaparte est parti pour la chasse ce matin ; dis-lui qu'elle revienne.

—Mais, maman, d'ici là, son père sera peut-être exécuté.

—Demain, te dis-je, amène-moi ta protégée : nous aviserons au moyen de la placer sur le passage de Bonaparte. Quelle tournure a-t-elle ?

—Elle est charmante. Je n'ai jamais vu de personne plus intéressante.

—Je veux la voir... Il faut que tu la gardes avec toi, ou, plutôt, renvoie-la, parce que si on était instruit de sa présence

ici, tout pourrait manquer. Qu'elle revienne demain à dix heures.

Madame Louis garde mademoiselle Lajolais jusqu'au lendemain, en la cachant soigneusement à tous les yeux ; elle ne met dans sa confiance que mademoiselle Augé, qui était bien plus son amie que sa première femme de chambre, et le lendemain matin, en descendant chez sa mère, elle la prévient que mademoiselle Lajolais vient d'arriver à Saint-Cloud.

—Conduis-la dans la petite galerie, lui dit Joséphine ; elle épiera le moment où Bonaparte entrera au conseil ; il ne peut faire autrement que de passer par là en sortant de son cabinet. De mon côté, je ferai en sorte d'arriver en même temps que lui. Enfin, à midi, un huissier annonce : *L'empereur !*... Madame Louis, se tenant à l'écart, désigne des yeux à sa protégée Napoléon, qui, entouré de quelques officiers de sa maison, s'avance à pas lents dans la galerie. Aussitôt que mademoiselle Lajolais l'aperçoit, elle s'élançe au-devant de lui, et se précipitant à ses pieds :

—Grâce ! sire, grâce pour mon père ! s'écrie-t-elle.

Napoléon, surpris de cette brusque apparition, s'arrête, et jetant un regard sévère à sa belle-fille ainsi qu'à Joséphine, qui vient d'entrer dans la galerie par la porte opposée :

Encore ! fit-il d'un ton d'impatience ; j'avais pourtant dit que je ne voulais plus de ces choses-là !

Et, se croisant les mains sur le dos, il tourne la tête, allonge le pas et se dispose à passer outre ; mais mademoiselle Lajolais se traîne aux genoux de l'empereur, et ce fut alors que commença une scène vraiment déchirante :

—Laissez-moi, mademoiselle, lui dit d'abord Napoléon en la repoussant avec humeur. Je saurai qui a osé vous introduire ici malgré ma défense.

—Ah ! sire, grâce, grâce !... c'est pour mon père !

Alors, se retournant brusquement, Napoléon examina la suppliante avec plus d'attention, et lui dit d'un ton bref :

—Comment s'appelle votre père ? qui êtes-vous ?

—Sire, je suis mademoiselle Lajolais ; mon père va mourir.

Ah ! oui, je sais ; mais, mademoiselle, c'est pour la seconde fois que votre père se rend coupable d'un attentat contre l'État. Je ne puis rien accorder !

—Hélas ! sire, je le sais bien, lui répond la pauvre enfant dans son ingénuité ; mais la première fois, papa était innocent, et aujourd'hui, sire, ce n'est pas justice que je vous demande, c'est grâce. Grâce pour lui !

A ces mots, l'empereur, profondément touché, prend les petites mains de mademoiselle Lajolais, et, les pressant dans les siennes, lui dit d'une voix entrecoupée :

Hé bien ! oui, mon enfant, je lui fais grâce à cause de vous ; mais c'est assez, relevez-vous, mademoiselle, et maintenant laissez-moi.

Il était temps que Napoléon se retirât. L'émotion chez lui était arrivée au comble, surtout lorsqu'il avait vu mademoiselle Lajolais tomber lourdement sur le tapis, en proie à une violente attaque de nerfs. Les soins que l'impératrice et sa fille lui prodiguèrent la rappelèrent bientôt à la vie ; et, quoique épuisée de fatigue, elle supplia encore Joséphine et sa protectrice de la laisser partir sur-le-champ pour Paris. Celles-ci la confièrent à M. Lavalette, alors aide de camp de l'empereur, et

à sa femme, dame d'atours de l'impératrice, qui l'accompagnèrent jusqu'à la Conciergerie.

Arrivée dans le cachot où le prisonnier est enfermé, la jeune fille se jette au cou de son père pour lui annoncer la grâce tant désirée. Sa joie et ses sanglots lui ôtent la parole, elle ne peut que pousser des cris étouffés. Tout à coup ses yeux se ferment, ses genoux fléchissent, et encore une fois elle tombe privée de connaissance dans les bras de madame Lavalette.

Hélas ! quand elle reprit ses sens, elle avait perdu la raison : mademoiselle Lajolais était folle.

Le soir même, l'empereur apprit ce nouveau malheur :

—Pauvre enfant !... murmura-t-il bien bas.

Puis, essayant furtivement une larme qui coulait sur sa joue, il ajouta :

—Un père qui a une pareille fille est encore plus coupable : j'aurai soin d'elle et de sa mère.

De toutes les dignités, de tous les emplois que Napoléon créa et accorda auprès de sa personne dès son avènement à l'empire, il n'en était pas qui fût plus envié par les officiers généraux de son armée que celui d'aide de camp. Il n'est pas jusqu'à cette foule de princes étrangers qui venaient assidûment quêter un de ses regards, une de ses paroles, qui n'eussent ambitionné l'honneur d'être attaché, en cette qualité, à la maison militaire de l'empereur.

« Messieurs (disait-il à Sainte-Hélène un matin que la conversation s'était engagée à ce sujet), lorsque j'eus créé la confédération du Rhin, les souverains qui en faisaient partie ne doutèrent plus que je ne fusse prêt à renouveler pour moi l'étiquette et les formes du saint-empire romain ; tous, jusqu'aux rois mêmes, se montrèrent empressés de former ma maison, mon cortège, et de devenir, l'un mon grand panetier, l'autre mon grand échanson, etc. ; mais le plus grand nombre n'aspirait qu'à un emploi, et, le croiriez-vous ?... c'était celui d'aide de camp ! Alors ces princes avaient envahi les Tuileries ; ceci est à la lettre, ajouta Napoléon en regardant fixement ses auditeurs. Ils encombraient mes salons, modestement confondus au milieu de vous autres. Il est vrai qu'il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais ; et même, chose plus incroyable encore, il n'est pas jusqu'au prince Léopold de Cobourg (1) qui ne m'ait sollicité pour que je le prisse au nombre de mes aides de camp. Je ne sais ce qui s'est opposé à sa nomination. Et puis, ajouta-t-il en hochant la tête, qu'on vienne nous dire ce qui est heur ou malheur dans la vie des hommes ! »

Il est de fait que Napoléon avait jeté sur ses aides de camp un tel prestige, qu'il leur avait donné une telle importance en ne faisant quelquefois représenter par eux comme ambassadeurs, en les envoyant souvent aux souverains de l'Europe pour traiter de gré à gré avec eux des graves intérêts de la paix ou de la guerre, qu'il était tout naturel que ce grade fût considéré, dans l'armée, comme le premier de tous. Dans le cours de sa carrière militaire, Napoléon a eu plus de quarante aides de camp, ce qui fit dire malignement à Louis XVIII, un jour qu'il causait avec Rapp : « Je ne connais pas dans l'histoire, ancienne ou moderne, de monarque, de héros, de conquérant, qui ait fait une plus prodigieuse consommation d'aides de camp que Bonaparte. » La remarque était juste ; ce-

pendant aucun d'eux n'abandonnait jamais ce poste honorable que pour devenir maréchal de l'empire, ministre, ambassadeur ou même roi, à moins qu'il ne fût tué sur le champ de bataille, ce qui arrivait quelquefois. Un général demandant au comte de Lobau (Mouton) ce qu'il fallait faire pour devenir aide de camp de l'empereur :

—La chose la plus facile, lui répondit celui-ci ; il faut tâcher de se faire tuer à toutes les occasions, et ne pas réussir.

Napoléon aimait ses aides de camp comme un père aime ses enfants ; aussi tous se seraient-ils fait tuer volontiers pour lui prouver leur reconnaissance. L'empereur le savait. Rapp, entre autres, fut peut-être celui de tous pour lequel ce sentiment se manifesta avec le plus d'abandon : il lui pardonnait quelquefois des excès de franchise qui eussent valu à tout autre une disgrâce complète.

—Que voulez-vous ? disait-il, c'est un frondeur, une mauvaise tête ; mais il a bon cœur et je crois qu'il m'aime bien.

Entre autres exemples, nous ne rappellerons que le suivant : Quelques jours après la bataille de Wagram, Napoléon jouait un soir au vingt-et-un avec ses aides de camp. Il aimait beaucoup ce jeu ; il s'amusait à tricher et riait de ses supercheries ; il avait devant lui une grande quantité d'or qu'il étalait avec complaisance sur la table.

—N'est-ce pas, Rapp, dit-il en lui montrant ce monceau de pièces de vingt francs, que les Allemands aiment bien ces petits *napoléons-là* ?

—Oui, sire, bien plus que *le grand* !

A cette réplique, l'empereur regarda ses aides de camp d'une façon singulière, et dit après un silence :

—Voilà, j'espère, ce qu'on peut appeler de la franchise germanique !

Deux aides de camp étaient habituellement de service auprès de Napoléon : l'un d'eux ne le quittait pas plus que son ombre ; l'autre, en remplaçant son camarade le lendemain, recevait les instructions de ce dernier. Celui-ci avait sans cesse un cheval tout sellé et une voiture attelée dans une des remises du palais, pour être à même d'exécuter sur-le-champ les ordres que l'empereur pouvait avoir à lui donner ; et, du moment où Napoléon était couché, il devenait plus spécialement chargé de la garde de sa personne. Il se tenait dans la pièce voisine de celle où reposait le maître. On lui dressait un lit de camp portatif, qui était lestement enlevé le matin dès qu'on présumait que l'empereur était éveillé. On suit qu'il lui arrivait souvent de faire appeler ses secrétaires et même ses ministres pendant la nuit ; dans ce cas, l'aide de camp demandait la voiture, allait chercher à son hôtel la personne désignée, et l'annonçait.

En campagne, l'aide de camp de service couchait sur un tapis ou sur une peau d'ours dont Napoléon s'enveloppait dans sa voiture de voyage, ou enfin sur une botte de paille qu'il était souvent forcé de partager avec le premier valet de chambre de l'empereur. Quant à Napoléon, il reposait habituellement sur son petit lit de fer (à moins qu'il ne couchât sur le champ de bataille, parce qu'alors lui et ses aides de camp s'arrangeaient comme ils pouvaient) ; mais dans le premier cas, à peine ceux-ci commençaient-ils à s'endormir que l'empereur appelait :

—Constant !... Hé ! M. Constant !... réveillez-vous donc !

—Sire, répondait aussitôt celui-ci en se mettant sur pieds.

—Qui est de service !

—Le général un tel, sire.

Dites-lui de venir.

Si l'aide de camp était là, il entra immédiatement, car sa toilette n'était pas longue à faire, attendu qu'il ne se déshabillait jamais ; sinon, Constant allait le chercher et l'amenait.

—Vous allez vous rendre auprès de tel corps, commandé par tel maréchal, lui disait-il ; il doit être à présent à tel endroit. Je ne veux pas que vous preniez par tel ou tel chemin. Vous lui enjoindrez d'envoyer tel régiment dans telle position ; après quoi vous pousserez en avant pour vous assurer de celle de l'ennemi, et vous reviendrez m'en rendre compte. Surtout, ajoutait-il dans ces sortes de recommandations, prenez-garde de vous faire pincer. Je vous attends.

L'aide de camp montait à cheval, exécutait ces ordres à la lettre et revenait, non sans qu'on eût tiré sur lui quelques coups de fusil, qui, par bonheur et grâce à l'obscurité de la nuit, ne l'atteignaient que rarement. Puis, lorsqu'il avait rendu compte de sa mission et qu'il avait vu Napoléon faire mine de se rendre à son sommeil et de sa fatigue ; mais un quart d'heure après :

—Constant !...criait de nouveau l'empereur.

—Sire ! répondait celui-ci en se réveillant en sursaut.

—Un tel (l'aide de camp) est-il là ?

—Oui sire.

—Dites-lui qu'il vienne.

L'aide de camp se présentait comme la première fois.

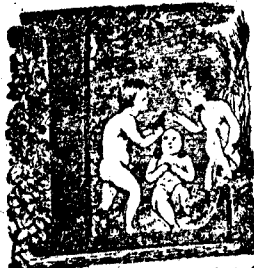
—Allez chercher le prince de Neufchâtel.

Le major général, dont la tente était toujours dressée à quelques pas de celle de l'empereur, se jetait à bas du lit, s'habillait à la hâte et arrivait avec empressement. Souvent ce dérangement avait lieu plusieurs fois dans la même nuit ; mais vers le matin, Napoléon s'endormait presque toujours, et ses officiers ne tardaient pas à faire de même à moins que ce ne fût la veille ou le lendemain d'une bataille, parce que ces jours-là le sommeil était prohibé au quartier général.

A l'armée, les aides de camp de l'empereur faisaient le service de chambellans, ce qui ne les empêcha jamais d'augmenter, sur le champ de bataille, la part de gloire qu'ils surent tous acquérir au prix de leur sang. Aussi l'histoire ne manquera-t-elle pas d'illustrer leurs noms parmi lesquels il faut citer en première ligne Junot, Muiron, Elliot, Eugène de Beauharnais, Marmont, Louis Bonaparte, Guibert, Murat, Lavalette, Julien, Sulkowski, Croisier, Caffarelli, Lacuée fils, Bertrand, de Narbonne, Labédoyère, Reille, Corbineau, Mouton, Bernard, Duroc, Savary, Lauriston, de Flahaut, Rapp, etc., etc. Dans ce nombre deux sont devenus rois : Louis Bonaparte et Murat ; un, vice-roi : Eugène de Beauharnais ; trois, maréchaux : Marmont, Lauriston et Mouton ; deux, grands maréchaux du palais : Duroc et Bertrand ; deux autres ambassadeurs : Junot et de Narbonne. Un seul devint ministre : ce fut Savary.

## LA PEAU DU LION.

### IV.



'INDISCRET bavardage de Mme Ribois avait porté ses fruits. En apercevant pour la première fois Raoul Tonayrion, Servian lui avait voué à l'instant même la haine qu'inspire toujours à un homme amoureux le rival qu'il croit préféré. Toutefois, habitué à contenir son émotion, il s'était efforcé de couvrir d'une politesse irréprochable la violente antipathie dont il ne pouvait triompher. De son côté, l'élégant et superbe Tonayrion n'avait pas trouvé digne de son attention un individu vêtu simplement, circospect dans ses manières, s'exprimant avec modestie et qui, pour dernier ridicule, était arrivé par la diligence. Au lieu de se traiter avec l'abandon familier qu'autorise le séjour de la campagne, les deux rivaux, l'un par orgueil, l'autre par jalousie, se tinrent donc mutuellement sur la réserve lorsque l'annonce du déjeuner les eut réunis dans la salle à manger. Laisant le soin de soutenir la conversation au jeune Félix,

qui s'acquittait de cette tâche avec la vivacité de son âge, ils avaient à peine échangé deux ou trois paroles froides et banales quand l'arrivée de Mme Caussade vint donner de nouveaux prétextes au mécontentement de l'homme qui avait recherché sa main et à la présomption de celui qui y prétendait en ce moment.

Les femmes mettent quelquefois dans leur aversion autant de véhémence que dans leur tendresse ; elles s'y livrent même avec plus de franchise, car les convenances, qui font un crime de l'amour, n'interdisent pas la haine, pourvu qu'elle soit spirituelle et bien placée. Plus d'une prude tire vanité de l'antipathie que ses adorateurs lui inspirent ; mais le courroux, en ce cas, n'est souvent qu'une ruse de l'amour-propre, un moyen de constater en toute dignité la passion dont on est l'objet. Sans pouvoir être taxée de prudence, Estelle éprouvait un irrésistible désir de faire expier à Servian la liberté qu'il avait prise de se rapprocher d'elle en bravant sa défense. A ses yeux, cette rencontre ne devait pas être attribuée au hasard ; évidemment elle était préméditée. Quel hit pouvait avoir cet amant dédaigné, si ce n'est d'ouvrir une seconde campagne contre la cœnr de celle qui l'avait éconduit une première fois ? Et si telles étaient ses intentions, sa pré-

somption, son audace, ne méritait-il pas qu'un châtement exemplaire et décisif punît cette obstination indiscrette ?

—Il prétend avoir ignoré que je fusse chez mon père, se disait la jeune veuve ; mais est-ce vraisemblable ? est-ce possible ? Amoureux de moi comme il l'était, me fera-t-il croire qu'il est resté plus d'un an hors de France sans demander de mes nouvelles à tant de gens qui auraient pu lui en donner ? Que veut-il donc ? qu'espère-t-il ? Me croit-il assez inconsidérée pour accepter aujourd'hui ce qu'autrefois j'ai refusé ? La supposition serait un peu trop impertinente. Si j'étais sûre que telle fût sa pensée, il se repentirait, je le jure, de m'avoir traitée comme une femme sans caractère.

Pour châtier ce qu'elle nommait l'acharnement de son ancien amant, Mme Caussade avait à sa disposition l'arme la plus efficace dont puisse se servir une femme en pareil cas. Dans un de ces incroyables combats racontés par Le Bernis, Rodomont saisit par la jambe un de ses adversaires et assomme les autres avec cette massue improvisée. Entre les mains d'une coquette, le rival, détestable personnage, remplit quelquefois ce rôle de massue. Tel fut l'emploi vengeur auquel Estelle crut devoir élever M. Tonayrion, qui, mieux que personne, semblait destiné à le remplir d'une manière péremptoire et fracassante. Aimables sourires, regards expressifs, interpellations gracieuses, chuchoteries confidentielles, en un mot, toutes les petites faveurs qu'une femme peut accorder ostensiblement à un homme afin d'en désespérer un autre lui furent prodiguées pendant et après le déjeuner. Non contente de cette cruauté et sans respect pour la trêve que son père lui avait demandée en faveur de leur hôte, l'impitoyable veuve ouvrit en même temps contre ce dernier une de ces fusillades de salons qui ne laissent à un pauvre amoureux d'autre ressource que la retraite ou la révolte. Ce fut, durant plusieurs heures, un feu roulant d'épigrammes, d'allusions piquantes, d'acribes plaisanteries que rendait plus meurtrières une expression toujours élégante et spirituelle. Malgré le mécontentement visible du bon colonel et ses efforts pour rendre la conversation inoffensive, Estelle ramenait obstinément dans l'entretien le sujet le plus propre, selon elle, à humilier Servian. Dans sa bouche, l'éloge emphatique de la bravoure devenait la plus mortifiante des personnalités pour l'homme qu'elle avait une fois trouvé sans courage.

—Il est des défauts qui méritent de l'indulgence, disait-elle avec l'accent d'une conviction énergique. — Je comprends qu'on pardonne à un homme d'être étourdi, prodigue, emporté. La perfection n'existe pas sur la terre, et l'on doit excuser les faiblesses lorsqu'elles n'ont rien de honteux ; mais la lâcheté est si dégradante qu'on se souille à son contact, et que la tolérance est s'avilir. Un dissipateur, un maladroit, un joueur même peuvent se corriger ; un lâche, jamais !

Tandis que Mme Caussade développait cette sévère opinion, à laquelle l'éclat de son regard, la fierté de son sourire et le timbre vibrant de sa voix donnaient une sorte d'agrément chevaleresque, la physionomie de ses auditeurs offrait une variété d'expressions qu'un peintre n'aurait pu désirer plus tranchante. Compatissant à l'humiliation que devait éprouver son ami, M. Herbellin toussait, se mouchait, es-

yait ses lunettes, se remuait sur son siège, essayait, en un mot, mais sans succès, toutes les contenance à l'usage des gens embarrassés. Felix Cambier, les yeux errant çà et là et le front couvert de rougeur, se trouvait encore plus mal à son aise que le colonel, car chaque parole de la jeune veuve mordait comme un caustique brûlant la blessure faite à son amour-propre par la frayeur qu'il avait éprouvée la veille. M. Tonayrion, au contraire, se caressait complaisamment une moustache en portant la tête un cran plus haut que de coutume. Servian enfin, loin de paraître déconcerté, ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, écoutait d'un air calme et souriait de temps en temps avec un mélange de tristesse et d'ironie.

—Mes paroles vous font rire, monsieur, lui dit brusquement Estelle en fixant sur lui ses yeux étincelans ; vous trouvez sans doute fort ridicule qu'une femme estime le courage et méprise la lâcheté.

—Cela, madame, me paraît au contraire fort naturel, répondit Servian avec sang-froid ; une femme doit priser dans un homme les qualités viriles, de même que nous autres hommes nous aimons de préférence dans une femme la douceur, la réserve, la bienveillance, en un mot toutes les vertus aimables et indulgentes.

Piquée de la leçon indirecte renfermée dans ces paroles, madame Caussade détourna la tête d'un air hautain, et s'adressant à M. Tonayrion :

—Si vous étiez attaqué par des voleurs, que feriez-vous ? lui dit-elle.

—Ce que j'ai déjà fait en pareille cas, répondit le beau Raoul avec une sorte de négligence héroïque.

—Et qu'avez-vous fait ? reprit-elle curieusement.

—La première fois, dit Tonayrion, c'était à Paris. Je rentrais chez moi à deux heures après minuit, et par un hasard qu'il serait trop long de vous expliquer, j'étais à pied. A l'angle de la rue Chantereine trois hommes se jetèrent sur moi ; je n'avais pour arme qu'une canne, mais elle était fort agréablement plombée, en dépit des ordonnances de police. Je me mets en défense et commence un moulinet digne d'un professeur bâtoniste. Au bout d'une demi-minute de ce salutaire exercice j'aperçus un de mes adversaires étendu au milieu de la rue et un autre se traînant le long des maisons : le troisième court encore.

—Et l'autre fois ? demanda Estelle avec l'accent d'un intérêt.

—L'affaire fut sur le point de tourner pour moi au tragique ; il n'y a que six mois de cela, et c'était pendant mon séjour en Afrique, à quelque distance d'Alger, je fus attaqué, un soir que je revenais de la chasse, par deux Bédouins assez féroces. J'en fus quitte pour une balle dans mes habits et un coup de yatagan au bras gauche.

—Et les Bédouins ? dit Félix, qui écoutait le narrateur avec une admiration mêlée d'envie.

—Je ne crois pas que depuis cette époque nos Algériens aient eu à s'en plaindre.

—Vous les avez donc tués tous deux, demanda Mme Caussade.

—Du moins, ils m'ont donné le droit de le croire ; quoique mon fusil ne fût chargé que de petit plomb, comme nous étions

à brûle-pourpoint, mon double coup les abattit l'un à droite, l'autre à gauche ; la crosse fit le reste.

—Et dans ces deux rencontres vous n'éprouvâtes aucun sentiment de peur ? repartit la jeune femme dont les yeux rayonnans attestaient le plaisir que lui causaient les prouesses de son adorateur.

—Peur ! madame, s'écria Tonayrion en partant d'un éclat de rire ; est-ce qu'on a peur ?

—Quelquefois, observa le colonel Herbelin dans le but généreux d'adoucir la torture que Servian lui semblait devoir endurer ; moi qui vous parle, dans ma carrière militaire j'ai éprouvé à deux ou trois reprises une émotion qui ressemblait diablement à de la peur : à Eylau, entre autres, au moment où, tombé de cheval, toute une division de cuirassiers russes me passait sur le corps, j'ai eu peur d'être écrasé, positivement peur.

—Allons donc, colonel ! s'écria Raoul avec un rire d'incrédulité.

—Vous ne connaissez pas la nouvelle prétention de mon père, dit la jeune veuve d'un air moqueur : par amour pour son prochain, il veut absolument être un homme sans courage par malheur sa réputation est faite, et personne ne le croit n'est-ce pas fâcheux ?

Servian était assis à côté de M. Herbelin, et le mot prochain s'appliquait à lui par une allusion si transparente que le colonel ne sachant comment arracher l'aiguillon de ce nouveau sarcasme se leva brusquement pour mettre fin à une conversation de plus en plus inhospitalière.

—Il ne pleut plus, messieurs, dit-il en s'approchant de la fenêtre ; allons faire un tour sur la terrasse.

Les trois hôtes de M. Herbelin se levèrent en même temps ; Mme Caussade en fit autant, mais au lieu de sortir avec eux du salon elle se mit à son piano ; en remarquant la vive expression de mécontentement empreinte sur les traits de son père, elle craignit de le pousser à bout si elle continuait de harceler de ses railleries l'homme qu'elle avait choisi pour victime. Elle accorda donc une trêve à ce dernier, sauf à reprendre plus tard les hostilités.

Servian, du moins en apparence, avait supporté avec un calme imperturbable l'attaque dont il venait d'être l'objet ; Estelle avait épuisé contre lui tout un carquois d'ironie sans parvenir à le faire sourcilier ; toutefois les flèches de la jeune femme n'avaient pas été perdues. Dans une mêlée, souvent il arrive qu'un coup porté à un adversaire le manque mais en atteint un autre. De même, en cette circonstance, Félix Cambier se trouva percé de pied en cap par les traits destinés à son oncle. Jaloux à outrance, comme on l'est à dix-huit ans, la timide adorateur de Mme Caussade ne remarqua pas sans un dépit furieux les petites faveurs prodiguées par elle à Raoul Tonayrion ; à cette blessure du cœur s'en joignait une autre non moins cuisante dont l'amour-propre devint le siège.

—Je suis sûr qu'elle croit que cette nuit j'ai eu peur, pensa l'élève de St. Cyr en rougissant de confusion à cette idée ; toutes ses railleries sur le peu de courage de certains hommes sont évidemment à mon adresse. Damnation ! Si je savais qu'elle me prit pour un lâche, je me brûlerais la cervelle à ses pieds afin de lui prouver que j'ai du cœur.

—Selon le respectueux usage des adolescents, Félix Cambier

n'osa pas donner un libre cours au ressentiment que lui inspirait la conduite de la dame de ses pensées, mais il montra moins de retenue au sujet de l'heureux rival qui déjà, plus d'une fois, lui avait fait éprouver les amertumes de la jalousie.

— Mon oncle, dit-il, en prenant à part Servian, lorsqu'ils furent descendus sur la terrasse, ne trouvez-vous pas comme moi que ce M. Tonayrion abuse de la permission d'être fat, impertinent et insupportable ?

Servian partageait l'opinion de son neveu, mais il ne se crut pas obligé d'en convenir.

—M. Tonayrion est un fort beau garçon, répondit-il, et il a le droit de se montrer assez content de lui-même.

—Vous le trouvez beau ! reprit Cambier avec une moue dédaigneuse. En ce cas un tambour-major doit vous paraître superbe.

—Il te déplaît beaucoup, à ce qu'il paraît ?

—Superlativement ; et j'avoue que j'aurais un plaisir tout particulier à lui donner une leçon de politesse et de modestie.

—Toi, mon pauvre Félix, dit Servian en considérant son neveu d'un air un peu moqueur ; toi, lui donner une leçon ! Je te conseille d'attendre pour cela que tu lui viennes à l'épaule.

—Six pouces de plus ou de moins ne font rien à l'affaire, répondit le jeune homme d'un ton piqué ; je sais bien que je ne suis pas grand et qu'en sortant de Saint Cyr je n'entrerai pas dans les carabiniers ; mais n'oubliez pas que David était petit aussi et qu'il a tué Goliath.

—Allons, mon brave David, ne te fâche pas, et à ton tour souviens-toi que Goliath avait mérité son sort en étant le provocateur. Voici notre Philistin ; qu'il soit fat ou non, reste poli. Songe que les ridicules d'autrui n'excusent jamais les nôtres.

Après cette courte leçon qu'autorisait son titre d'oncle Servian prit familièrement le bras de Félix, et ils attendirent le colonel, qui était resté en arrière avec M. Tonayrion.

Tandis qu'ils se promenaient tous quatre sur la terrasse Mme Caussade se vengeait sur son piano du peu de succès de ses railleries, et tout en torturant les touches, elle réfléchissait aux moyens de percer l'armure dont Servian semblait cuirassé.

—Son sang-froid n'est que du calcul, se disait-elle ; il est impossible qu'il soit devenu complètement indifférent. Il est vrai qu'envers moi il s'est montré d'une dissimulation achevée. Les mots les plus piquans glissaient sur lui comme sur une statue de bronze. En deux heures j'ai été plus méchante qu'il ne serait permis de l'être en deux ans ; peine perdue. Je le croirais vraiment insensible si les deux ou trois regards en dessous qu'il a jetés à M. Tonayrion ne m'apprenaient ce que je dois penser de cette insensibilité. Peut-être est-il peu susceptible, mais à coup sûr il est encore jaloux ; cela suffit.

Déterminée à tourmenter son ancien amant, Estelle trouva que le meilleur moyen d'atteindre son but était de donner à l'élégant Raoul l'occasion de remporter un de ces triomphes frivoles en apparence, mais qui en réalité suffisent pour désespérer un rival. Après y avoir quelque temps réfléchi, elle se leva, cueillit la plus belle rose d'une corbeille de fleurs posée sur une étagère, ouvrit une des fenêtres donnant sur la terrasse, et se montra subitement, rayonnante de coquetterie, aux yeux des hommes qui s'y promenaient.

Pour dissiper le déplaisir qu'avait dû lui causer la conduite de Mme Caussade, le colonel avait pris Servian par le bras et il l'accablait de questions au sujet de son voyage d'Italie. A quelque pas en arrière, Félix Cambier marchait d'un air mélancolique, le front penché et les mains dans les poches, comme il convient à un jeune amoureux ; plus loin enfin, superbement isolé à la manière du lion, Raoul Tonayrion fumait un cigare et de temps en temps jetait à son compagnon le regard dédaigneux de l'homme à la mode qui se trouve en bourgeoisie compagnie.

Au bruit que fit la fenêtre les quatre promeneurs levèrent la tête et s'arrêtèrent à la fois. Estelle, s'accoudant sur le balcon, leur adressa un salut souriant et montra par un geste mutin la rose qu'elle venait de cueillir.

— Qui la veut ? dit-elle après l'avoir sentie comme pour lui donner plus de prix.

— Moi, madame, s'écria Félix, qui tendit les deux mains avec une naïveté d'écolier.

— Moi, dit en même temps le beau Raoul en s'approchant impétueusement.

— Croyez-vous donc que j'aie vous la jeter ? reprit la jeune veuve d'un air moqueur ; il me semble que ceux qui en ont envie peuvent bien prendre la peine de la venir chercher.

Tonayrion et Félix s'élançèrent à l'envi l'un de l'autre vers le perron, qui de la terrasse conduisait dans le vestibule où se trouvait l'escalier du premier étage. Un éclat de rire d'Estelle les arrêta en route.

— Par l'escalier ! leur dit-elle ; quoi ! sérieusement, vous voulez monter par l'escalier ?

— Et par où veux-tu qu'ils montent ? demanda le colonel avec un accent grondeur.

— Mon père, répondit Mme Caussade en le cajolant du regard ; à l'âge de l'un ou l'autre de ces messieurs, au lieu de m'adresser une question pareille, vous auriez déjà escaladé la fenêtre.

Il n'est point de vieillard qui, à l'exemple de Nestor, ne se laisse prendre aux flatteries adressées à ses jeunes ans.

— Au fait, dit M Herbelin, le balcon n'est guère qu'à une dizaine de pieds de la terrasse ; pour mes voltigeurs c'eût été un jeu de le franchir.

Le colonel avait à peine achevé que déjà Félix bondissait contre la muraille ; malgré la vigueur de son élan il ne put atteindre à la corniche où était posé le balcon et il tomba lourdement. Mécontent de se voir devancé, Tonayrion à son tour s'élança de toute la force de ses jarrets et il ne fut pas plus heureux. Les deux rivaux recommencèrent à plusieurs reprises mais sans succès cette joute d'un nouveau genre, qu'Estelle encourageait du regard et du sourire.

— Vous n'êtes donc pas tenté de disputer cette rose ? demanda le colonel à son ami.

— Je n'ai pas fait mes études chez madame Saqui, répondit Servian assez haut pour qu'Estelle pût l'entendre.

La jeune veuve se mordit les lèvres. Comptant sur l'aveuglement qu'on dit inséparable de l'amour, elle avait projeté de ridiculiser l'homme de quarante ans en l'engageant dans une de ces luttes hasardeuses qui ne conviennent qu'à la jeunesse ; mais l'ironie avec laquelle Servian déjoua cette provocation perfide changea en dépit l'amusement qu'elle se promettait.

Aiguillonnés par l'espoir du triomphe, les deux concurrents redoublaient d'efforts. A les voir bondir alternativement sous la fenêtre, on les aurait cru piqués de la tarentule, et plus d'un danseur de l'Opéra eût envié la vigueur de leurs élans. Tonayrion, à qui l'élévation de sa taille donnait un avantage marqué, parvint le premier à saisir la barre inférieure du balcon ; mais le taillant du fer en lui meurtrissant la main, lui fit presque aussitôt lâcher prise. A la vue du demi-succès obtenu par son adversaire, Félix avait éprouvé plus d'émotion que ne semblait en comporter une lutte aussi puérile. Rassemblant toute la vigueur dont l'avait doué la nature, il s'élança d'un bond désespéré, et cette fois atteignit à son tour au balcon.

Loin d'imiter alors la conduite de son rival, Félix se cramponna au fleuron de fer, qui lui déchirait les mains, avec un courage comparable à l'héroïsme de ce jeune Spartiate dont un renard rongait le ventre sans que sa figure en dit rien. Le point d'appui trouvé, le reste de l'escalade n'était plus qu'une bagatelle pour un adolescent tout frais émoulu du gymnase de M. Amorose. En moins de temps que nous n'en mettons à l'écrire, Cambier, s'enlevant à la force des poignets, posa les pieds où étaient ses mains et remonta celles-ci jusqu'à l'appui du balcon, qu'il franchit presque au même instant par une leste enjambée.

Il n'était pas venu à l'esprit de Mme Caussade qu'un autre que Raoul Tonayrion pût mériter le prix. C'est pour lui qu'elle avait cueilli la rose, pour lui qu'elle réservait son plus charmant sourire, pour lui que d'avance elle avait ôté son gant, décidée qu'elle était, la coquette, à lui laisser baiser sa main pour mieux désoler Servian. En voyant subitement devant elle l'élève de Saint Cyr, qui loin d'affecter la glorieuse contenance d'un vainqueur paraissait troublé de son triomphe elle fit deux pas en arrière avec une mauvaise humeur visible.

— Quoi ! c'est vous ? lui dit-elle d'un ton bref ; comment avez-vous fait pour monter si haut ?

— Je vous ai regardée, madame, répondit Félix en levant sur elle un regard timide.

— Et maintenant il vous faut votre prix, reprit Estelle, dont le sourire sardonique éteignit soudain toute joie au cœur du jeune victorieux. Je regrette de ne pouvoir vous offrir à la place de cette fleur quelques beaux livres comme vous en avez obtenu l'an dernier à votre concours de rhétorique.

— Il y a deux ans que j'ai fait ma rhétorique, madame ! En ce moment je suis un soldat et non un collégien. A ces mots accentués par un secret courageux, Cambier prit la rose que lui présentait Mme Caussade et il en passa la tige dans une des boutonnières de son habit, en affectant un air dégagé qui contrastait avec la rougeur de son visage.

A part Servian, dont l'impassibilité ne se démentait pas, et le colonel, qui se trouvait en dehors de cette scène, chacun semblait également mécontent de son résultat. Sous les yeux de la femme que l'on courtise il n'est pas de petite défaite ; aussi malgré les efforts de Tonayrion pour faire bonne contenance, devinait-on à son rire affecté qu'il souffrait dans son amour-propre de lion, en se voyant éclipsé par un écolier. D'autre part, le vainqueur n'était guère plus satisfait que le vaincu, car il avait trouvé plus d'épines que de feuilles à la rose conquise par sa légèreté, et il s'était piqué à son triomphe. Pendant la joute, Félix, tout en sautant, avait fait un plan superbe.



—J'arriverai, sur le balcon, s'était-il dit ; elle me sourira gracieusement et m'offrira la rose ; alors je me jetterai à genoux sans gaucherie, en prenant la fleur, je saisirai la jolie main blanche qui la tient, et, ma foi, je la baiseraï audacieusement en vrai hussard.

Rêve enchanteur, mais décevant ! Au lieu de l'épisode tendrement chevaleresque qu'il espérait d'ajouter à sa victoire, Félix s'était vu complimenté sur ses succès de rhétoricien. N'y avait-il pas là de quoi navrer un cœur de dix-huit ans ?

Mme Caussade, de son côté, était mécontente de tout le monde : mécontente de Servian, qui n'avait pas la politesse de paraître malheureux ; mécontente de Félix, qu'elle traitait d'indiscret écolier ; mécontente de Tonayrion, qui s'était laissé vaincre par un enfant ; mécontente de son père—à quel propos ? Elle eût été assez embarrassée de le dire ; mais peu importe, elle lui en voulait ; mécontente d'elle-même enfin plus que de tous les autres à la fois.

Lorsqu'à propos de quelques incidens frivoles une femme prend ainsi en antipathie l'univers entier, il est permis de supposer que cette haine à mille branches a pour racine unique l'amour.

## V.

Quelques heures après la scène du balcon, Raoul Tonayrion et Félix Cambier se trouvèrent brusquement face à face au détour d'une des allées du parc. Cette rencontre imprévue d'une part était préméditée de l'autre. L'élève de Saint-Cyr avait cherché l'ombrage des hêtres et des marronniers dans le seul but d'y promener sa rêverie, selon l'usage immémorial des adolescents énamourés ; mais l'intention du beau Tonayrion était moins pastorale et moins tendre. En voyant son jeune rival s'enfoncer mélancoliquement sous la futaie, il l'avait suivi du pas d'un loup qui aperçoit un mouton séparé du troupeau et se dit entre les dents : Voici mon dîner.

À la vue de l'homme qu'il détestait, Félix ne put réprimer un mouvement d'impatience, et il pressa le pas pour se soustraire plus vite à cette déplaisante rencontre. Au lieu de l'imiter, Tonayrion se campa fièrement au milieu de l'allée.

—Je suis bien aise de vous rencontrer, dit-il d'un air arrogant ; j'ai deux mots à vous dire.

Surpris de cette interpellation et plus encore du ton dont elle était faite, Félix s'arrêta.

—Je vous écoute, monsieur, répondit-il froidement. Que me voulez-vous ?

—Vous donner un conseil, reprit Raoul en toisant le jeune homme du haut en bas ; la rose que vous portez est flétrie ; vous ferez bien de la jeter.

Félix examina la fleur qui ornait sa boutonnière, et reportant ensuite sur son rival un regard assuré ;

—Vous vous trompez, lui dit-il ; cette rose est fraîche comme la bouche de celle qui me l'a donnée, et avec ou sans votre permission, je la garderai.

—Elle est fanée, vous dis-je et je vais vous le prouver.

En prononçant ces mots, Raoul appliqua une chiquenaude à la rose épanouie, dont les feuilles s'éparpillèrent soudain au milieu de l'allée.

À cette insulte inattendue, l'élève de Saint-Cyr pâlit et resta muet, tandis qu'un frisson visible le parcourait de la tête aux pieds. Le provocateur le regarda un instant fixement comme pour lui donner le temps de parler, puis il sourit d'un air railleur et pirouetta sur le talon.

—Monsieur, dit alors Félix en sortant de sa stupeur, je me respecte trop pour vous donner un soufflet, mais tenez le pour l'écu.

—Peste ! répondit Tonayrion avec un accent méprisant. Si vous ne parlez pas vite, en revanche vous parlez bien. N'étant pas encore assez grand pour souffleter les gens en réalité, vous montrez de l'esprit à le faire verbalement.

—Si je ne suis pas assez grand pour appliquer ma main sur votre figure, du moins le suis-je assez pour vous mettre six pouces de lame dans le ventre.

Le beau Raoul examina, non sans une sorte de surprise, son adversaire, dont les yeux lançaient des éclairs.

—Ainsi donc, monsieur, vous me provoquez ? lui demanda-t-il en prenant un ton sérieux qui contrastait avec la légèreté dédaigneuse qu'il avait montrée jusqu'alors.

—Je ne vous provoque pas, répondit Cambier, je ne fais que répondre à une insulte aussi brutale que stupide.

—Mais enfin, c'est vous qui m'appelez sur le terrain ?

—Assurément et le plus tôt possible.

—En ce cas j'ai le choix des armes, et je vous prévins que je me bats au pistolet.

—Au pistolet soit, dit Félix.

Les deux adversaires convinrent de se rencontrer à Paris le jeudi suivant, afin de se donner le temps de motiver leur départ, dont la brusquerie eût pu éveiller les soupçons de leur hôte. Ils se séparèrent ensuite avec une gravité mutuelle. Félix, qui marchait plus lentement que Tonayrion, se retourna tout à coup, et le voyant déjà loin, il revint sur ses pas. Avec un soin minutieux que comprendront tous les cœurs bien épris, il se mit alors à ramasser les feuilles de rose éparpillées dans l'allée. Au milieu de cette amoureuse occupation il fut interrompu par son oncle, qui de loin et sans être aperçu avait vu la scène que nous venons de raconter.

—Quel démêlé viens-tu d'avoir avec M. Tonayrion ! demanda Servian.

—Aucun démêlé, mon oncle, répondit Félix, qui s'efforça de prendre un air calme ; nous nous sommes rencontrés par hasard, et nous avons échangé deux ou trois paroles de politesse ; voilà tout.

—Et c'est sans doute par politesse qu'il t'a arraché la rose dont tu ramasses maintenant les feuilles, reprit Servian d'un ton incisif.

—Vous avez été témoin de l'outrage, s'écria Cambier avec un explosion dramatique : eh bien alors vous le serez aussi de la vengeance. Vous comprenez, mon oncle, qu'il ne s'agit pas de me faire un sermon comme à un enfant. Je suis un homme maintenant ; j'appartiens à Saint-Cyr, à l'armée ; j'ai une épée enfin, et quand on m'insulte, je dois m'en servir. Ainsi, je vous en supplie, pas de morale, pas de réprimande, il faut que je me batte et je me battrai.

—Je ne t'en empêcherai pas si l'offense est sérieuse et que tu n'aies toi-même aucun tort. J'ai tout vu, mais sans rien entendre ; raconte-moi donc ce qui s'est passé.



Félix rapporta mot à mot le colloque orageux qu'il venait avec M. Tonayrion. Servian écouta ce récit sans sortir de son calme accoutumé.

Il y a là en effet matière à duel, dit-il quand son neveu eut achevé la narration; je suis de ton avis, à moins que M. Tonayrion ne t'adresse des excuses satisfaisantes...

—Se mit-il à mes genoux, interrompit Félix, nous nous batterons; cela est nécessaire.

—Nécessaire? s'il t'offre une réparation convenable, votre querelle n'a plus de cause, et alors comment pourrait-il être nécessaire de la pousser plus loin?

—Oui, mon oncle, cela est nécessaire, reprit l'élève de Saint-Cyr d'une voix émue.—Écoutez moi: vous êtes le chef de notre famille; pour moi vous avez remplacé mon père, et je puis vous faire un aveu qui me couvrirait de honte si tout autre que vous le devait entendre. Depuis cette nuit une horrible idée me persécute. Vainement je cherche à la chasser; à peine y ai-je réussi pendant cinq minutes qu'elle revient plus cruelle et plus acharnée.

Quelle idée?

Félix regarda son oncle en face.

—Si j'étais un lâche? lui dit-il tout à coup avec un accent d'angoisse.

—Un lâche! s'écria Servian, qui à son tour, considéra le futur officier; toi, un lâche! quelle est cette folie?

—Plût à Dieu que ce fût, en effet, une folie, reprit Félix d'un air morne; autrement je n'aurais plus qu'à mourir. Mais c'est en vain que je cherche à m'abuser. Si ce que j'ai éprouvé cette nuit n'est pas de la peur, qu'est-ce donc?

—Un de ces accès nerveux dont les hommes d'imagination sont moins exempts que les autres. D'ailleurs le courage de minuit est le plus rare de tous; Napoléon l'a dit.

—En ce moment il n'est pas minuit.

—En ce moment?

—Vous m'allez mépriser, mais je veux tout vous dire, reprit le jeune homme avec une effusion douloureuse; tout à l'heure, lorsque cet insolent a porté la main sur moi,—car cette rose c'est moi,—mon premier sentiment n'a été ni la colère, ni l'indignation, ni le besoin de la vengeance, mais une sorte d'énervernement stupide: au lieu de s'enflammer dans mes veines, mon sang s'y est refroidi, la voix m'a manqué et le cœur m'a battu. Accès nerveux! direz-vous encore. Non; mais émotion, trouble, lâcheté! oui lâcheté!! Cette faiblesse a été courte, sans doute, et il n'a pas eu le temps de la remarquer; mais n'eût-elle duré qu'une seconde, n'est-ce pas encore trop, mille fois trop pour mon honneur? Voilà pourquoi, dussé-je périr, je veux me mettre en face d'un danger réel, qui me fait douter de mon courage? comment voulez-vous que je mette une épaulette sur mon uniforme et un sabre à mon côté sans savoir si je suis digne de porter l'un et l'autre? Je vous le dis, mon oncle, il est nécessaire que je me batte: si ce n'est pas avec M. Tonayrion, ce sera avec un autre; oui, dussé-je souffleter au milieu de la rue le premier grenadier qui me tombera sous la main, je vous le jure, je n'entrerai pas à Saint-Cyr avant d'avoir eu un duel. Fils de soldat et soldat moi-même, je me fais le baptême du feu.

—Je serai ton parrain pour celui-là comme je l'ai été pour l'autre, dit Servian, qui examinait avec une secrète complaisance la détermination empreinte dans les yeux de son neveu. Mais calme-toi. Ta peur d'avoir peur est chimérique, et je te garantis que s'il en est besoin, tu te comporteras comme Saint-George. Fie-toi donc à moi: je me charge de conduire cette affaire.

Félix promit à son oncle de se laisser diriger par lui et ils se séparèrent afin de rentrer à la maison par des chemins différents.

Surtout, dit Servian pour dernière recommandation, pas un mot à M. Tonayrion qui lui apprenne que je suis instruit de votre querelle.

Le reste de la journée s'écoula sans incident digne d'être rapporté. Le lendemain, Mme Caussade, décorant du nom de migraine l'invincible maussaderie dont elle se sentait atteinte, se retira dans son appartement après le déjeuner. Servian vit avec plaisir cette absence momentanée qui lui laissait le champ libre. Lui aussi avait une épreuve à faire, et sans délai il la commença.

—Colonel, dit-il à M. Herbelin, qui venait de proposer à ses hôtes une partie de billard, vous pouvez vous passer de moi et je vous demande la permission d'aller à votre tir. En passant à Liège, j'ai acheté des pistolets que je serais bien aise d'essayer.

—Nous allons avec vous, répondit le colonel; nous jouerons au billard après dîner.

Le maître du logis conduisit ses compagnons dans une petite cour située derrière les écuries. Contre un des murs se trouvait une plaque de fer peinte en noir, au centre de laquelle on apercevait une figurine blanche embrochée sur une tige de laiton. Le colonel chargea lui-même les pistolets de Servian, et, se plaçant à une trentaine de pas du but, il tira le premier coup. Une moucheture sur la plaque, à six pouces au-dessus de la poupée, en fut le résultat.

—Pistolets de pacotille, mon cher, dit-il en examinant avec dédain l'arme qui avait trompé son attente.

—Etes-vous bien sûr, colonel, que la faute en soit au fabricant et non au tireur? demanda Tonayrion d'un air gogard.

—Essayez vous-même, répondit M. Herbeau, qui souleva d'avance de l'échec auquel s'exposait son hôte.

Le beau Raoul arma le second pistolet, en laissant tomber sur Félix un regard lugubrement prophétique. Se mettant ensuite de profil, la tête altière, les épaules effacées, la main gauche sur la hanche, il abaissa négligemment l'avant-bras au lieu d'ajuster son arme de bas en haut, et pressa la détente sans presque avoir eu l'air de viser. Au même instant le coup partit et la poupée vola en éclats.

—Pour des pistolets de Liège je les garantis passables, dit-il alors en se tournant vers les spectateurs comme pour jouir de leur étonnement.

Servian s'attendait à ce trait d'adresse: aussi n'en témoigna-t-il aucune surprise, mais il regarda Félix. Observé à la fois par son oncle et par son adversaire, l'élève de Saint-Cyr se raidit contre l'émotion que lui avait causé ce coup de feu de fatal augure, et il parvint à conserver une physionomie insouciance.

—A mon tour, dit-il en prenant le pistolet que le colonel venait de recharger.

—Attends qu'on ait mis une autre poupée, lui dit Servian.

—A quoi bon, tant qu'il reste un morceau de celle-ci ? répondit Félix d'un air d'assurance.

Le futur officier ajusta son coup avec le plus grand soin ; un instant après le tronçon de la poupée rejoignit le reste du corps parmi les débris amoncelés devant la plaque.

—Bravo ! sabre de bois ! s'écria le colonel, un peu piqué de se trouver moins adroit que ses hôtes ; voilà un joli coup ; mais je parie que vous ne le recommencerez pas une fois sur dix.

—Vous perdrez, colonel, répondit Cambier en souriant ; je le recommencerais tant qu'il vous plaira une fois sur deux.

Ajoutant aussitôt l'effet à la parole, le jeune homme prit un autre pistolet et mira la nouvelle poupée qu'un domestique venait de placer au but.

—Je vise à la tête, dit-il résolument.

Docile à l'intention du tireur, la balle écrasa contre la plaque de fer la tête de la statuette, qui, sauf cette décollation, demeura intacte et glissa jusqu'à terre le long de la broche.

En ce moment, au lieu d'examiner son neveu, dont la conduite délibérée rendait toute inquiétude superflue, Servian interrogea d'un regard pénétrant la physionomie de Tonayrion, qui essayait de sourire.

—A vous, monsieur, dit-il poliment en lui présentant un pistolet ; je tire fort mal ; le colonel me semble un peu rouillé, et je ne vois que vous qui puissiez disputer la victoire à cet apprenti sous-lieutenant.

Le beau Raoul prit avec une sorte de contrainte l'arme que lui offrait l'oncle de Félix. Cette fois, loin d'affecter un laisser aller magistral, il mit à viser une attention scrupuleuse ; mais sa main, atteinte d'un frémissement inaccoutumé, démentit l'adresse dont il avait fait preuve un instant auparavant. A la vue de l'étoile grisâtre qui parut soudain sur la noire surface de la plaque de fer, à deux pieds au moins de la poupée, Servian et Félix échangèrent un regard expressif.

—Eh bien ! Tonayrion, dit le colonel, empressé de prendre sa revanche, ces pistolets vous semblent-ils toujours aussi bons ?

Oui, certainement, répondit Raoul en affectant un air dégagé ; mais en ce moment je manquerais un bœuf à vi. q pas. Chaque fois que j'ai fait des armes, il me reste dans le bras droit un tressaillement nerveux qui ne me permet pas de tenir la main immobile.

—Où diantre avez-vous pu faire des armes aujourd'hui ? demanda M. Herbelin.

—Dans ma chambre, répliqua Tonayrion, tous les matins je tire le mûr pendant une heure ou deux.

—Vous avez là une excellente habitude, reprit le colonel avec chaleur ; outre que c'est un exercice salutaire à la santé, on peut avoir un duel, et il est bien de s'entretenir la main. L'escrime est beaucoup trop négligée dans l'éducation des jeunes gens d'aujourd'hui. On leur farcit la tête de grec et de latin, d'histoire et de mathématiques, et c'est à peine si on leur apprend à tenir un fleuret et à se placer en garde. Si j'avais un fils, je l'élèverais autrement. Peu m'importerait qu'il devint un docteur pourvu que Pellier et Grisior m'en rendissent bon compte.

Servian mit un doigt sur sa bouche et montra du coin de l'œil son neveu qui venait de casser une troisième poupée.

—Colonel, dit-il en baissant la voix de manière à n'être entendu que de son hôte et de Tonayrion, vous avez sans doute raison de trouver l'éducation actuelle un peu trop savante et pas assez virile, mais je vous en prie, ne parlez pas de cela devant Félix.

—Pourquoi donc ? demanda M. Herbelin.

—Parce qu'il n'est déjà que trop disposé à désertier la salle d'études pour la salle d'armes. Qu'il ne soit jamais un docteur, soit ; mais je ne voudrais pas non plus qu'il devint un sabreur. Vous voyez son adresse au tir. Le fleuret à la main, il est plus fort encore. A son âge il a six ans de salle, et Grisior, dont vous parliez tout-à-l'heure, m'a dit qu'il le regardait comme un de ses meilleurs élèves. Vous comprenez qu'en ma qualité d'oncle et de tuteur ce genre de succès ne me charme que médiocrement.

—Qu'y trouvez-vous à dire ? demanda le colonel d'un air surpris.

—Félix a une mauvaise tête, reprit Servian en prenant une physionomie soucieuse ; il est irritable, emporté ; il n'a peur de rien. Vous vous rappelez toutes les inquiétudes que son père a causées à ma famille ? Eh bien, je crains que Félix ne marche sur ses traces et ne devienne à son tour un bretteur.

—Et ! laissez-le faire, dit M. Herbelin : un officier n'est pas un séminariste. Puisque la carrière qu'il embrasse l'expose à se battre, tant mieux s'il est en état de se défendre. Autrefois nous avions des *tâteurs* qui faisaient métier d'éprouver les débutans ; s'il y en a encore, en arrivant à son régiment, il passera par leurs mains, et alors....

—Alors, interrompit Servian, tant pis pour les *tâteurs*, car il ne les ménagera pas plus que vos poupées.

—Il est certain qu'il est fort adroit, répondit le colonel en regardant Félix, qui, pendant ce temps, avait encore fracassé deux ou trois figures de plâtre.

Tonayrion avait écouté ce dialogue sans y prendre part, en cachant sous une indifférence apparente l'impression qu'il pouvait en ressentir. Il ne montra aucune envie de disputer le prix du tir à son futur adversaire, et celui-ci ne tarda pas à mettre fin à un exercice auquel l'absence de concurrens était son principal attrait.

—Je suis content de toi, dit Servian à son neveu en le prenant à part lorsqu'ils rentrèrent à la maison ; ne te calomnies plus. Non seulement tu as du courage, mais, ce qui est plus rare, tu as du sang-froid.

—Bien vrai, mon oncle ? vous ne vous moquez pas de moi ? répondit Félix sans chercher à dissimuler le plaisir que lui causait une pareille approbation.

—Je t'observais quand il a tiré ; ta contenance a été parfaite.

—Et cependant lorsque j'ai vu sauter la poupée, ce damné frisson d'hier a été sur le point de me reprendre.

—Qu'importe ! Le vrai courage, le courage intelligent, ne consiste pas à rester sans émotion, mais bien à en triompher, et c'est ce que tu as fait.

—Ne trouvez-vous pas que M. Tonayrion a l'air bien pensif ? Est-ce que ma manière de tirer le pistolet lui aurait donné à réfléchir ?

—Peut-être, répondit Servian; c'est ce que nous saurons bien tôt.

## VI.

Le beau Raoul, d'ordinaire, se taillait dans la conversation une part royale. Pendant le reste de la journée il demeura, contre son habitude, silencieux, rêveur et distrait; à peine répondait-il par monosyllabes aux paroles qui lui étaient adressées; les sourcils jointant l'un contre l'autre, l'œil sévère, le front chargé d'un nuage, il semblait rouler dans son esprit quelque terrible dessein, et la manière seule dont il tortillait ses moustaches en clignant les paupières était faite pour intimider les gens pacifiques; auprès de cette physionomie fatouche, la face d'un lion eût été trouvée gracieuse et débonnaire.

Selon l'usage d'un assez grand nombre de femmes aimables, Mme Caussade tolérait fort peu chez les autres l'inégalité d'humeur qu'elle-même se permettait sans scrupule. La conduite de Tonayrion lui parut un caprice, et à ce titre lui déplut comme un empiétement sur ses privilèges personnels.

—Il doit voir que je suis contrariée, pensa-t-elle; ce serait le cas de faire des frais pour moi et non de boudier dans un coin. Jamais je n'ai tant désiré qu'il paraisse agréable, enjoué, spirituel, et voilà qu'il prend à tâche d'être tout le contraire. Ces hommes ne sentent rien! Conçoit-on qu'il n'ait pas encore deviné que M. Servian a été amoureux de moi et qu'il l'est peut-être encore? Pourtant il n'est pas difficile de s'apercevoir que ma méchanceté doit avoir une cause: car habituellement je suis très bonne. D'ailleurs, honorerais-je mes railleries un indifférent?

Impatentée à la fin de voir Raoul persister dans sa rêverie, elle résolut de l'en arracher malgré lui. Le colonel jouait aux échecs avec Servian, Félix venait de sortir du salon, et la jeune veuve ne pouvait trouver un moment plus favorable pour exprimer à son amant ce qu'elle pensait de sa maussaderie.

—Daignerez-vous, lui dit-elle, m'initier à vos méditations? elles doivent être fort intéressantes, puisqu'elles vous font si complètement oublier que vous avez une réputation d'homme aimable à soutenir.

Tonayrion s'attendait à cette interrogation, et même, il faut le dire, sa conduite n'avait d'autre but que de la provoquer. Au lieu d'y répondre catégoriquement, il affecta un embarras propre à redoubler la curiosité d'Estelle.

—Je ne pense à rien qui soit digne d'exciter votre attention, dit-il d'un air contraint.

—N'éludez pas ma question, répartit Mme Caussade; quelque chose vous préoccupe. J'ai la prétention de croire que je n'y suis pas tout-à-fait étrangère, et alors je désire savoir ce que c'est.

—Vous ne pouvez être étrangère à aucune de mes pensées, reprit gaiement le beau Raoul.

—Ce n'est pas un compliment que je vous demande, c'est une réponse.

—Eh, vous obéissant, madame, je crains de vous déplaire.

—Vous en êtes sûr en ne m'obéissant pas.

—Vous m'allez gronder, je le parie; mais songez que d'habitude je reconnais mes torts.

—Quels sont-ils ces torts?

—C'est une histoire si sotte, si ridicule, si absurde, que je suis réellement confus d'être obligé de vous la raconter. En mille vous ne devineriez pas ce dont il s'agit.

—Vous avez juré de laisser ma patience. De quoi s'agit-il? Parlez-vous? Il s'agit...

—De la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, répondit Tonayrion en prenant avec une emphase ironique le style de madame de Sévigny; en un mot, il s'agit d'un duel entre votre serviteur, et... devinez qui?

—Monsieur Servian, dit étourdiment Estelle.

—Monsieur Félix Cambier, reprit le beau Raoul avec un accent solennel, qui avait l'intention d'être prodigieusement comique.

—Vous voulez vous battre avec M. Félix? dit la jeune femme après un instant de silence.

—C'est lui au contraire qui veut se battre avec moi, répondit Tonayrion en riant avec affectation.

—Vous vous êtes donc disputés?

—Hélas! oui, madame, et c'est ici que je dois me frapper la poitrine en disant *mea culpa*. Mais qui aurait supposé que l'enfant fut si pointilleux? Voici l'histoire: hier, lorsque, grâce à une espèce d'entorse que je me suis donnée à la chasse, il y a quelque jour, ce belliqueux adolescent eût reçu de votre main la rose que j'aurais voulu obtenir, au prix de mon sang, j'éprouvai, je vous l'avoue, un accès d'humeur pour lequel j'ose solliciter votre indulgence. Quelques heures plus tard, ayant rencontré dans le parc mon jeune et beau vainqueur, qui se promenait triomphalement votre rose à la boutonnière de son habit, je ne sais quelle hallucination m'a pris, mon imagination a bénévolement gratifié M. Félix d'une dizaine d'années qui lui manquent pour être de quelque conséquence; au lieu d'un enfant j'ai cru voir un homme, et dans cet homme un rival: c'est assez vous dire ce que j'ai fait.

—Vous l'avez provoqué? dit Estelle avec anxiété.

—Je ne me rappelle pas exactement mes paroles; mais sans doute elles auront paru trop peu respectueuses au rhétoricien, car il est monté sur ses grands chevaux et m'a proposé fort héroïquement de nous couper la gorge.

—Et vous avez accepté ce défi?

—Pouvais-je faire autrement?

—Puisque vous aviez tort, vous deviez en convenir sur-le-champ et adresser des excuses à M. Cambier.

—Sans doute, madame, répondit Tonayrion avec un accent de fatuité, vous avez raison, et c'est là ce que j'aurais dû faire. Mais, par malheur, j'ignore comment on s'y prend pour adresser des excuses à quelqu'un.

—Je vous l'apprendrai, répartit Mme Caussade d'un ton vif; vous pensez bien que je ne permettrai pas que cette querelle extravagante ait la moindre suite. M. Félix, eût-il été le provocateur, ce serait à vous de commencer les démarches de conciliation; car il est un enfant et vous êtes un homme. Mais du moment que les torts sont de votre côté, ne pas les avouer hautement serait plus que de l'obstination, ce serait de la barbarie. Vous battre avec lui! est-ce bien sérieusement que vous y avez pensé? Quand vous l'aurez tué ou blessé, ce pauvre jeune homme, n'aurez-vous pas remporté à une bien glorieuse victoire? L'idée seule d'un pareil combat est si

odieuse, que je n'y puis penser de sang-froid. Je vous défends de vous battre, entendez-vous ? et songez à m'obéir, sinon ma haine vous est acquise et je ne vous revois de ma vie.

Une pareille menace, faite pour glacer le cœur d'un homme amoureux, sembla produire sur Tonayrion un effet tout contraire.

—Oui, madame vous avez raison, dit-il d'un air épanoui ; grondez-moi, maltraitez-moi, punissez-moi, je le mérite. J'ai une mauvaise tête, je le sais. Je suis vil, irritable, emporté même ; en un moi, j'ai mille défauts, et loin de les guérir, la passion profonde que j'éprouve leur donne un aliment nouveau. Joignez la jalousie à ma fougue naturelle, et jugez quel salpêtre en doit résulter ! Mais si je ne parviens pas toujours à maîtriser la violence de mon caractère, croyez du moins que je ne suis ni opiniâtre, ni sourd lorsqu'on me parle raison. Je n'avais pas attendu vos réprimandes pour me repentir de ma folie d'hier, et j'ai passé la matinée à me répéter ce que vous venez de me dire. Oui, j'en conviens, un duel avec M. Félix Cambier est tout ce qu'on peut imaginer d'extravagant, d'absurde et de ridicule. Pour que la partie fût égale, il faudrait donc choisir les armes dont on se sert au collège et nous battre au canif ! Et si, comme vous l'avez dit, j'avais le malheur de le tuer, quel regret pour moi ! quel remords ! le sang de cet enfant tacherait mon existence tout entière. Je vous jure, madame, que je vois les choses du même œil que vous ; mais au point où elles sont arrivées, puis-je reculer ?

—Si vous aviez pour adversaire un homme de votre âge, un antagoniste sérieux, je comprendrais ce scrupule. Soyez sûr qu'en ce cas votre conduite même n'eût-elle pas été tout-à-fait irréprochable, je ne serais pas femme à vous conseiller un acte de faiblesse. Mais avec un écolier comme M. Félix, quel risque peut courir votre honneur ? lui adresser des excuses n'est-ce pas en réalité l'épargner ? en quoi ce trait de générosité froisserait-il votre amour-propre ?

—Je tombe d'accord de tout cela, reprit le beau Raoul en souriant d'un air gracieux ; vous parlez comme un ange, et je n'ai rien à répondre. Mais comment voulez-vous que j'aie dire à M. Félix Cambier : « Monsieur, je vous demande pardon de la manière dont je vous ai traité hier ? » Il est évident qu'en parlant ainsi je partirais d'un éclat de rire, non pas à sa barbe, puisqu'il n'en a point, mais à son nez. Que voulez-vous, madame ? il m'est impossible de prendre au sérieux M. Félix ; je ne saurais séparer la figure de M. Félix de l'idée de thèmes et de pensum. Il ne faut donc pas penser à cette amende honorable qui dégènerait indubitablement en bouffonnerie. Voici mon projet qui vaut mieux ; il va vous rassurer complètement : le duel aura lieu, mais sans danger pour mon honorable adversaire, car après avoir essuyé son feu, je tirerai en l'air ; je vous en donne ma parole d'honneur.

—Risquer de vous faire tuer ! dit Estelle ; quelle folie !

—Est-ce qu'on me tue, moi ! fit Tonayrion d'un air invincible.

—Cela n'a pas le sens commun ; je ne souffrirai pas que vous vous exposiez au moindre danger à propos d'un enfantillage. Puisque vous n'avez pas assez d'humilité pour adresser vous-même des excuses à M. Félix, c'est moi qui lui parlerai.

Le beau Raoul avait atteint son but ; mais, loin de le laisser voir :

—Y songez-vous, madame ! s'écria-t-il ; on dirait que j'ai eu peur de mon terrible adversaire.

—Vous savez fort bien que personne n'aura une idée si ridicule.

—Il m'en coûte de vous résister ; mais une pareille démarche est tellement en dehors de toutes les règles...

—Que me font les règles ?

—Je vous assure que cela n'est pas possible.

—Possible ou non, cela sera, car je le veux.

Tonayrion s'inclina profondément.

—Ce mot me ferme la bouche, dit-il d'une voix soumise ; du moment que vous ordonnez, il ne me reste plus qu'à obéir, mais, puisque vous voulez éprouver votre empire, que ne me prescrivez-vous, au lieu de cette humiliation, quelque épreuve à subir, quelque péril à braver, quelque entreprise enfin digne de vous et de moi ?

—Je comprends, répondit en riant Mme Caussade ; un géant à pourfendre, une belle princesse à délivrer, conviendraient mieux à votre courage qu'une action toute pacifique. Résignez-vous, et songez que plus un sacrifice contrarie nos habitudes, plus il devient méritoire. A un autre je pourrais demander de l'héroïsme, à vous je demande de la raison ; c'est exiger davantage, je le sais.

L'accent dont furent prononcées ces dernières paroles renfermait une si flatteuse moquerie, qu'en s'en voyant l'objet tout homme devait se trouver récompensé de son obéissance. Le beau Raoul s'inclina de nouveau et protesta de sa soumission absolue.

—J'aimerais mieux, dit-il, que vous m'envoyassiez vous chercher en Afrique une demi-douzaine de têtes de Bédouins ; mais puisqu'il vous plaît d'exercer votre pouvoir au dépens de mon amour-propre, faites ce que vous voudrez, madame ; de mandez la paix en mon nom à monsieur Félix Cambier !

Tonayrion articula le nom de l'élève de Saint-Cyr avec une affectation si méprisante, qu'un sourire vint effleurer les lèvres d'Estelle. Intimement convaincue que, pour lui obéir, son adorateur se faisait une violence extrême, la jeune veuve éprouva une satisfaction secrète semblable au vaniteux plaisir que devait goûter Omphale à la vue d'Hercule filant à ses pieds.

—Quel empire n'ai-je pas sur lui ! se dit-elle ; c'est le lion muselé.

Après avoir savouré quelque temps l'agréable pensée d'un despotisme à quoi toutes les femmes aspirent, si toutes n'y parviennent pas, Mme Caussade songea aux moyens d'exécuter la mission de paix dont elle venait de se charger. L'idée de réclamer les conseils du colonel ne fit qu'effleurer son esprit. Les enfans gâtés et même ceux qui ne le sont pas aiment souvent beaucoup leurs parens, mais ils les consultent le plus rarement possible ; en cette occasion Estelle ne fit pas exception à la règle. S'adresser directement à Félix lui parut avoir des inconvéniens, non qu'elle doutât du succès de cette démarche, mais elle craignit d'enfler la vanité de l'adulescent si elle discutait avec lui une question de cette nature.

—Il se croirait décidément un homme, pensa-t-elle, et ce

serait lui rendre un très mauvais service que de l'encourager dans cette présomption.

Restait Servian, de qui l'intervention dans une affaire qui concernait le jeune Cambior était légitimée d'avance et en quelque sorte prescrite par son double titre d'oncle et de tuteur. Tout réfléchi ; Mme Caussade trouva que c'était avec lui, et avec lui seul, qu'il convenait de traiter. D'après l'antipathie dont elle avait donné depuis deux jours des preuves si acerbes, il serait naturel de supposer que la perspective d'un pareil entretien lui parût fort désagréable.

Il n'en fut rien cependant : loin de là, Estelle éprouva une sorte d'impatience en voyant que la soirée était trop avancée pour qu'il fût possible d'entamer le jour même une négociation qui lui inspirait le plus vif intérêt.

Le lendemain, après le déjeuner, au moment où M. Herbelin, selon son usage, conviait ses hôtes aux plaisirs du billard, Mme Caussade s'approcha de Servian.

—Je désire vous parler, lui dit-elle à demi-voix ; vous me trouverez au jardin.

Malgré ses quarante ans et le sang-froid dont il avait contracté l'habitude, Servian se sentit presque aussi ému qu'eût pu l'être un adolescent amoureux pour la première fois. Il se contraignit cependant, suivit ses compagnons dans la salle de billard et laissa s'engager une partie entre le colonel et Tonayrion ; mais après avoir feint pendant quelques instans de regarder le jeu des deux adversaires dont Félix marquait les points, il s'esquiva furtivement et descendit au jardin.

Estelle se promenait dans une allée de marronniers qui liait le parc à la maison, en bordant d'un côté un tapis vert, et de l'autre un mur de clôture. A la vue de son ancien amant qui s'avavançait d'un pas empressé, elle prit un air froid propre à faire évanouir les folles illusions qu'il avait pu concevoir. Servian remarqua ce changement de physionomie ; le sourire qui errait sur ses lèvres disparut aussitôt, et sa figure n'exprime plus qu'une gravité polie, mais impassible.

—Je me rends à vos ordres, madame, dit-il en s'inclinant.

—Pour prévenir toute fausse interprétation de ma démarche, répondit madame Caussade, je dois vous dire avant tout que la chose dont je veux vous parler ne concerne ni vous ni moi.

Je savais cela d'avance, reprit Servian avec une respectueuse fierté ; il est donc inutile de m'interdire une espérance que je n'ai pas.

—Il s'agit de M. Félix, répliqua la jeune veuve ; savez-vous qu'il doit se battre avec M. Tonayrion ?

—Je le sais, madame.

—En ce cas, je n'ai rien de plus à vous dire, car bien certainement vous empêcherez ce duel.

—Pourquoi l'empêcheriez-vous ? demanda l'oncle de Félix avec le plus grand calme.

—Pourquoi ? s'écria Mme Caussade ; un duel où votre neveu peut être tué !

—C'est un danger qu'il courra sans doute plus d'une fois dans sa vie ; en ce moment il le subit sans l'avoir cherché. Si Félix avait le moindre tort, j'userais de tout mon pouvoir pour qu'il le reconnût au lieu de l'aggraver ; mais bien loin de là, c'est lui qui se trouve insulté. Il a raison alors d'exiger une réparation, et je n'ai pas le droit de m'y opposer.

—Insulté ! dites-vous. Un enfant peut-il être insulté ?

—Félix n'est plus un enfant, madame.

—Enfant ou non, il est impossible qu'il songe sérieusement à se battre.

—Je puis vous assurer, au contraire, que rien n'est plus sérieux que sa résolution. C'est inutilement que j'essaimerais de la combattre, et vous-même, c'est tout dire, n'auriez, je crois, pas plus de succès.

—C'est ce que nous verrons, dit Estelle avec un sourire orgueilleux ; en attendant, je veux bien comprendre que monsieur Félix se laisse emporter par la présomption naturelle à son âge ; mais vous, monsieur, qu'on ne saurait accuser d'imprudence ni de témérité, n'êtes-vous pas effrayé de l'inégalité monstrueuse d'un pareil combat ?

—Pour en être effrayé, il faudrait la reconnaître.

—Vous croyez donc qu'entre M. Tonayrion et votre neveu la partie est égale ?

—Je la crois inégale, au contraire.

—Expliquez-vous, dit Estelle avec humeur.

Servian la regarda d'un air pénétrant.

—Permettez-moi de vous adresser une seule question, lui dit-il ; comment savez-vous que M. Tonayrion et Félix doivent se battre ?

—C'est lui-même qui me l'a dit, répondit avec vivacité la jeune femme.

—Félix ?

—Eh ! non ; M. Tonayrion.

Servian sourit en silence.

—Et sans doute, reprit-il, M. Tonayrion connaît et approuve la démarche dont vous daignez vous charger en ce moment ?

Estelle regarda son ancien amant d'un air de hauteur.

—Je n'ai besoin de l'autorisation de personne, dit-elle, pour accomplir ce qui me semble humain et juste. Il est vrai qu'après avoir arraché à M. Tonayrion l'aveu de cette déplorable querelle, j'ai réussi à lui faire entendre raison ; si je n'obtiens pas le même succès près de vous, savez-vous ce que je croirai ?

—Que croirez-vous, madame ?

Mme Caussade, se rappelant à temps son titre d'ambassadrice, parvint à retenir le sarcasme qui venait d'éclorer dans sa pensée.

—Que vous importe ? dit-elle tout à coup en armant son regard du dédain qu'elle ne voulait pas exprimer.

—Puisque vous refusez de me répondre, permettez-moi de le faire à votre place, reprit Servian avec le calme le plus imperturbable ; si vous ne réussissez pas dans votre mission pacifique, vous penserez que M. Tonayrion m'est aussi supérieur par son savoir-vivre et sa docilité qu'il l'est déjà par son courage et ses vertus chevaleresques.

Un peu confuse de se voir si bien devinée, Estelle cacha son embarras sous une affectation de moquerie.

—Puisque vous êtes sorcier, reprit-elle, dites-moi qui vient derrière vous.

Servian se retourna et aperçut Félix qui s'avavançait d'un air d'hésitation.

CHARLES DE BERNARD.

(A CONTINUER.)

# JOSÉ JUAN, LE PÊCHEUR DE PERLES.

## SCÈNE DE LA ZONE TORRIDE.



YANT occasion de faire, il y a quelques années, la traversée de San-Blas du Mexique à la côte de Californie, où m'appelaient des affaires d'intérêt, je pris passage à bord de la *Guadalupe*, barque de cinquante-huit tonneaux, dont le chargement se composait de fruits et d'oignons, et qui était commandée par un Catalan de naissance, nommé don Ramon Panquinot. Notre patron avait sous ses ordres un matelot français, déserteur d'un baleinier ; un mexicain, qui avait la vanité de vouloir passer pour second ; un Kanaque, ou indien des îles Sandwich ; un chinois, qui passait avec une égale répugnance de la cuisine à la manœuvre, et vice versa ; et enfin deux jeunes Apaches de quatorze à quinze ans, enlevés de leur pays dès leur enfance, et faisant les fonctions de mousses.

Quand le patron n'était pas occupé à se quereller avec ses gens, ce qui lui arrivait souvent, il se promenait sur le pont le cigare à la bouche, ou passait en revue ses oignons et ses courges. Le français, qui traitait son capitaine et ses camarades de *Parisiens*, s'était approprié la direction du gouvernail, près duquel il restait nonchalamment assis, consacrant ses nuits au sommeil et ses jours au *fur niente*. Le mexicain, affectant de se considérer comme officier, était étendu voluptueusement dans un canot, où il raclait d'une petite mandoline qui ne le quittait jamais. Il témoignait beaucoup de surprise lorsque don Ramon s'avisait de lui donner quelque ordre, et regardait comme une intolérable tyrannie le moindre exercice d'une autorité dont notre capitaine, il faut lui rendre cette justice, n'avait nullement envie d'abuser. Le chinois, sous prétexte d'être à la cuisine et à la manœuvre, trouvait le moyen de n'être nulle part ; le kanaque se chargeait à sa place du soin de faire bouillir le riz et les bananes, qui, avec de la *cecina* (1) renflée dans l'eau, formaient notre ordinaire ; mais quand le capitaine donnait l'ordre de serrer ou de larguer les voiles, notre chinois ne manquait jamais de réclamer avec aigreur ses fonctions culinaires, usurpées par le malheureux indien. Quant aux deux jeunes apaches, ils passaient leur temps, comme de vrais sauvages, à s'exercer au maniement du couteau comme arme offensive. On les voyait, du matin au soir, penchés l'un vers l'autre, leurs têtes se touchant presque, et chacun présentant un de ses pieds nus en avant, puis, balançant lentement leurs couteaux entre le pouce et l'index, ils les laissaient tomber à un signal donné, de manière à transpercer le pied qui n'était pas retiré assez vivement ; — agréable passe-temps, qui laissait presque toujours des traces sanglantes sur le pont.

Du reste, l'anarchie qui régnait à bord de la *Guadalupe* n'é-

tait pas un fait exceptionnel ; nous pourrions citer de nombreux exemples de cette incroyable apathie qui caractérise les capitaines des bâtiments mexicains. L'absence de lois, la crainte d'être abandonnés par le peu de matelots qu'ils peuvent recruter dans ces parages, ne leur permettent pas d'avoir recours à des mesures coercitives, nécessaires pour faire respecter leur autorité. Ils savent d'ailleurs pour la plupart, en prendre leur parti. Don Ramon, en particulier, se résignait à la force des choses avec un abandon qui trahissait, plus encore que ses traits bronzés, l'invincible influence du soleil des tropiques.

Il y avait quinze jours que nous avions levé l'ancre, et nous nous croyions encore loin de Pichilinga. L'eau se putréfiait dans les barils, sous les rayons verticaux du soleil, car nous approchions du solstice de juin. La *cecina* m'était devenue odieuse, et le riz insupportable. Je soupirais ardemment après le terme de notre voyage, lorsqu'un jour, au moment où le soleil, sur son déclin, allait se plonger dans les brumes de l'horizon, le matelot français me fit signe de venir à lui.

— Regardez là-bas ! me dit-il, en indiquant de la main une tache presque indistincte qu'on apercevait dans l'éloignement. Pour des *Parisiens* comme vous autres, cela n'est peut-être qu'un nuage qui flotte un peu au-dessous d'un autre nuage ; mais pour moi, qui ai l'habitude de ces mers, c'est l'île de Cerralbo, qui nous cache celle d'Espiritu-Santo.

— Et quelle conséquence devons-nous tirer de là ! répliquai-je avec quelque surprise.

— La conséquence ? c'est que nous avons dépassé de soixante lieues au moins Pichilinga, qui se trouve à la pointe de la Californie. Or, le capitaine se croit encore à soixante lieues de l'autre côté de Pichilinga, ce qui fait une erreur de cent vingt lieues dans son estime. C'est peu de chose, sur un voyage d'à peu près le double.

Etes-vous sûr de ce que vous dites là ?

— Aussi sûr qu'il l'est pour moi qu'un capitaine français serait furieux d'avoir commis une pareille bévue, tandis que celui-ci prendra la chose avec une parfaite indifférence. Capitaine, s'écria-t-il aussitôt, terre !

— Bah ! dit don Ramon, en se penchant pour mieux voir. Par ma foi ! c'est vrai. Eh bien, tant mieux ! nous arriverons plus tôt que je ne l'espérais.

Puis, reconnaissant sa double erreur, il se tourna de mon côté sans manifester beaucoup d'étonnement, et se contenta de dire gaiement :

— Par ma foi ! il est heureux que je ne me sois pas trompé de cent lieues, car j'aurais eu à vous nourrir plus longtemps. Mais ne vous inquiétez de rien ; nous irons d'abord nous reposer à Cerralbo, puis je vous ramènerai à Pichilinga.

Le matelot français me lança une œillade pleine de malice ; il avait deviné juste.

Le soleil se couchait au moment où les îles devinrent visibles.

(1) Viande séchée au soleil.

pour d'autres yeux que des yeux de marin, et il était sur le point de disparaître lorsque nous arrivâmes à l'entrée du canal qui sépare l'île de Cerralbo de celle d'Espiritu-Santo. Il est impossible de concevoir rien de plus triste que l'aspect de ces deux îles avec leurs grandes falaises noires et escarpées, contre lesquelles la mer vient se briser en écumant. Ordinairement désertes, ces îles ne sont habitées que pendant deux mois de l'année, — de la fin de mai à la fin de juillet, — par les pêcheurs de perles. J'ai déjà dit que nous étions alors dans le mois de juin.

Nous commençons à distinguer les luttes temporaires construites par ces aventuriers, et les embarcations amarrées dans les enfoncements formés par les rochers, lorsque deux canots montés chacun par un seul homme, et dont l'un donnait évidemment la chasse à l'autre, se détachèrent successivement de l'île de Cerralbo et prirent la direction de l'île d'Espiritu-Santo. Des cris confus, partis du rivage, annonçaient que cet incident produisait à terre une grande sensation. Les deux canots, luttant de vitesse, semblaient voler sur la mer, dont la surface, à quelque distance de la côte, était calme et unie. Cependant le poursuivant gagnait peu à peu sur l'autre. Ce spectacle excita la curiosité de notre équipage ; le Kanaque et le Chinois grimpèrent dans les haubans pour mieux voir, tandis que les Apaches, à l'aide de leurs ortels dont ils se servaient comme les singes, se hissaient au mât de hune. Le capitaine lui-même prit sa longue-vue, et après avoir regardé attentivement pendant quelques minutes :

- Il est perdu ! dit-il en se tournant vers moi.
- Lequel ? demandai-je.
- Celui qui essaye de se sauver.
- Et qui vous fait croire cela ?
- .. Parbleu ! c'est José Juan qui est à ses trousses.

Et il appliqua de nouveau sa lunette à son œil.

Ce nom de José Juan ne m'apprenait rien ; mais je m'abstins pour le moment de presser de nouvelles questions le capitaine, qui paraissait prendre un vif intérêt au résultat de cette joute. Je repris donc ma position d'observateur attentif et silencieux. Notre bâtiment continuait d'avancer, et à mesure que la distance qui nous séparait des deux adversaires devenait moindre, je pouvais suivre plus facilement toutes les phases de la lutte. Il était évident que l'individu poursuivi faisait tous ses efforts pour gagner une petite crique qu'on apercevait au milieu des rochers qui entourent l'île d'Espiritu-Santo. C'était le seul endroit où il fût possible d'aborder, et cette crique était en droite ligne du point où il se trouvait alors. José Juan ne parut pas d'abord deviner l'intention de son antagoniste, et, continuant de suivre sa première direction, il augmenta l'espace qui le séparait de lui. L'autre, qui paraissait suivre ses mouvements avec anxiété, redoubla d'efforts ; mais il est probable qu'il avait à lutter contre un courant très-fort, car son canot, entraîné à la dérive, semblait s'éloigner du rivage. José Juan, au contraire, après s'être élevé au sommet de l'angle qu'il dérivait, prit une direction diagonale, de manière à atteindre la crique avant le fugitif. Ce n'était plus désormais qu'une lutte de temps, lutte dans laquelle José Juan avait tout l'avantage du courant produit par la proximité des deux îles.

— A présent, dit don Ramon, le pauvre diable ferait tout

aussi bien de se laisser prendre, au lieu de se fatiguer inutilement.

Soit fatigue, soit découragement, l'homme dont parlait le capitaine ne ramait plus que mollement, se retournant seulement de temps en temps pour juger des progrès que faisait son adversaire. Voyant enfin ce dernier sur le point de l'atteindre, il parut prendre une résolution désespérée, et lâchant ses avirons, il s'élança sur l'avant de son canot, et regarda l'eau avec attention.

— Il est fon, dit le capitaine, ou la peur lui a tourné la tête, s'il espère, en sautant dans la mer, échapper au meilleur plongeur de la côte.

C'était pourtant la seule chance de salut qui lui restât. La nuit tombait : la couleur de l'eau s'assombrissait à vue d'œil ; encore quelques minutes, et il pouvait échapper à son ennemi à la faveur de l'obscurité de la mer et du ciel, en supposant toutefois que le motif de sa fuite fût assez puissant pour lui faire braver les requins, qui foisonnent dans ces mers de la zone torride. Malheureusement, il n'y avait pas un moment à perdre ; car, grâce à la vigueur avec laquelle José Juan manœuvrait son esquif, il n'avait plus que quelques coups de rames à donner pour atteindre le fugitif : celui-ci comprit sans doute l'imminence du danger, car il plongea dans l'eau la tête la première, et les flots, qui lui avaient livré passage, se refermèrent sur lui. Ce fut alors le tour de José Juan de se débarrasser de ses avirons et de s'élançer à l'avant de son canot. D'une main il tenait un de ces filets dont se servent les plongeurs pour déposer les coquillages qu'ils détachent des rochers, et de l'autre une corde assez longue. Après un moment d'hésitation, il lâcha son filet, et, tenant toujours la corde, il disparut sous l'eau, tandis que les deux embarcations, entraînées par le courant, s'entre-choquaient. Les rochers de l'île de Cerralbo étaient couverts de spectateurs qui suivaient avec intérêt cette étrange scène. L'équipage de la *Guadalupe* était dans le ravissement ; le kanaque ne pouvait voir de sang-froid une course de canots et une gymnastique marine qui lui rappelaient ses îles natales ; les apaches, perchés dans les huniers, poussaient des hurlements de joie.

Une minute s'était à peine écoulée, lorsqu'une tête parut à la surface de l'eau ; c'était celle du fugitif. Il nageait vers Espiritu-Santo avec toute l'énergie du désespoir, lorsque tout à coup, comme s'il eût été entraîné par un de ces remous qui engloutissent quelquefois un navire, il s'enfonça rapidement et disparut. Un peu d'écume blanchâtre, et quelques bouillonnements au-dessus de l'endroit où il s'était montré pour la dernière fois, semblaient néanmoins indiquer une lutte sous-marine. Cette lutte avait-elle lieu entre José et son adversaire, ou le malheureux se débattait-il contre quelqu'un de ces monstres féroces dont la vue seule fait courir un frisson dans les veines de ceux qui les regardent en sûreté de dessus le pont d'un vaisseau ? Cependant l'écume ne se teignait pas de sang ; cette circonstance rassurait les spectateurs. Enfin, l'humide élément s'entrouvrit de nouveau ; une tête se montra puis une autre ; la première était celle de José Juan, la seconde celle du fugitif ; mais on s'aperçut bientôt que ce dernier ne se soutenait sur l'eau qu'à l'aide de ses jambes, car la corde de José Juan était enroulée trois fois autour de ses bras, qui se trouvaient ainsi attachés sur sa poitrine. Ce tour de



force et d'adresse, exécuté sous l'eau, excita à bord de notre bâtiment, ainsi que sur le rivage, un tonnerre d'applaudissements, au milieu desquels on distinguait les cris de *Viva José Juan ! qué viva !*

—Je vous le disais bien, fit le capitaine en se tournant vers moi, qu'un homme poursuivi par José Juan était un homme perdu !

La nuit, dont les ombres s'épaississaient de moment en moment, nous déroba les suites de cette scène extraordinaire ; mais au bout de quelques minutes nous entendimes des cris perçants mêlés de rires ironiques, un bruit confus comme celui qui serait produit par la lutte d'un homme qui se débat contre plusieurs ; et tout rentra dans le silence.

Quand la *Guadalupe* jeta l'ancre à une portée de fusil de la côte de Cerralbo, l'heure du repos était arrivée pour cette population de plongeurs, d'industriels et d'aventuriers, dont les jours sont remplis de périls et de fatigues. La lune, déjà levée, laissait tomber ses pâles rayons sur la mer mollement agitée ; de longues vagues déferlaient avec un bruit monotone sur la grève, en apparence déserte et couverte de coquilles.

Les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo ont été de tout temps renommées dans le golfe de Californie pour leurs bancs d'huîtres perlières, et pour leurs nombreuses tortues, qui fournissent l'écaillé. Celui qui fit la découverte de ce gisement d'huîtres était un soldat espagnol qui, à la fin d'une campagne heureuse, se trouva possesseur de plus de trois cent mille francs. Depuis lors, il est exploité tous les ans pendant les mois de juin et juillet. La pêche des perles est une grande branche d'industrie et de commerce au Mexique. Un heureux hasard m'avait amené à l'un des principaux foyers de ce commerce ; je résolus d'en profiter. Deux choses surtout m'intéressaient : d'abord, la pêche aux perles ; ensuite, l'avouerai-je ? je désirais avoir l'explication de cette étrange scène dont j'avais été l'un des spectateurs, et dont le héros était un pêcheur de perles, José Juan. Je me promis bien de ne pas quitter ces parages sans avoir satisfait ma curiosité.

Lorsqu'on découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique, on en fait la déclaration au gouvernement de l'État, qui en fait la concession régulière au *dénonciateur* (c'est ainsi qu'on l'appelle), pourvu que celui-ci ne soit ni étranger, ni soldat, ni prêtre, et à la charge par lui d'en commencer l'exploitation dans le délai d'un an et un jour, faute de quoi la concession fait retour à l'État. Les mêmes formalités, à quelques légères différences près, ont lieu pour les bancs d'huîtres. Ces formalités accomplies, on procède aux préparatifs de la pêche. Les propriétaires recrutent, parmi les tribus indiennes de la côte de la Californie et de la côte opposée de Sonora, le nombre nécessaire de *buzos* (plongeurs). De même que les mineurs, les plongeurs sont actionnaires, c'est-à-dire que leur salaire consiste uniquement dans une partie du produit qui leurs est réservée. Du moment où la pêche commence, ils deviennent l'objet d'une surveillance incessante, car il est facile de soustraire une perle de grande valeur. C'est le *capataz*, ou chef de la bande, qui est chargé de ce soin. Cette autorité, presque toujours despotique, est ordinairement confiée à un homme à qui sa force morale ou physique donne le moyen de se faire respecter ou craindre de ses camarades. Les plongeurs sont accompagnés de leurs familles. A leur

suite viennent aussi les forcières de leurs différentes tribus. La mission de ces femmes, qui vivent au dépens de la crédulité indienne, est de charmer les requins, et d'endormir leur vigilance et leur férocité. De toutes les industries auxquelles une pêcherie donne naissance, c'est là peut-être la plus facile et la plus productive. Des marchands (*rescatadores*) viennent aussi à la pêcherie, pour acheter aux plongeurs les perles qui leur échoient comme part des bénéfices. Une foule de spéculateurs de bas étage s'y rendent également pour ouvrir des cabarets et des tripots. Comme la saison de la pêche aux perles est aussi celle de la pêche aux tortues, qui amène de nombreux bateaux à Cerralbo et à Espiritu-Santo, une population flottante et nomade de deux ou trois cents âmes surgit tout à coup sur ces deux îles, désertes pendant dix mois de l'année. A leur arrivée, les pêcheurs réparent les huttes de la campagne précédente, ou, s'il est nécessaire, en construisent de nouvelles, et les opérations commencent.

Les bateaux disposés pour la pêche contiennent les rameurs et les plongeurs. Ces derniers plongeant alternativement, c'est à dire que l'un plonge, tandis que l'autre se repose. Une corde, à l'extrémité de laquelle est attachée une pierre d'une certaine grosseur, et qu'ils tiennent entre leurs orteils, les aide à descendre plus rapidement ; cette même corde, dont l'autre bout est fixé au canot, leur sert à remonter, lorsque leur poids est augmenté par celui des coquilles qu'ils ont détachées des rochers à dix ou douze toises au-dessous de la surface de l'eau. Ces coquilles se mettent dans un filet, que le plongeur porte devant lui comme un tablier. Il n'est pas rare de voir ces hommes rester trois à quatre minutes sous l'eau, et remonter épuisés de fatigue, ce qui ne les empêche pas de plonger ainsi quarante ou cinquante fois dans une matinée. Les meilleurs plongeurs sont ordinairement les Indiens Hiaquis, qui habitent les bords de la rivière de ce nom, près de Guaymas. On les choisit de préférence, à cause de leur courage et de leur adresse. Quoique les requins abondent dans le voisinage de ces pêcheries, comme dans toutes les parties fréquentées de ces côtes, les Hiaquis plongent avec une témérité qui fait frémir, surtout lorsqu'on songe à la seule arme qu'ils ont à leur portée. C'est un morceau de bois dont les deux bouts sont aiguillés et durcis au feu ; cette arme grossière, qu'ils portent dans la ceinture de leurs caleçons de cuir s'appelle *estaca*. On sait que, par suite de la conformation de sa mâchoire inférieure, le requin est obligé de se tourner sur le dos pour saisir sa proie ; c'est à ce moment qu'ils plantent leur bâton dans sa gueule, qui ne peut se refermer. Une seule espèce de requin le *tintorera*, triomphe du courage des Hiaquis, et leur cause la même terreur qu'inspire aux autres hommes la vue d'un requin ordinaire. Tous les soirs, les huîtres sont mises en tas sur le rivage, et là, on les laisse s'ouvrir par l'effet de la putréfaction que la chaleur ne tarde pas à déterminer. Lorsque cette putréfaction est complète, on lave les coquilles, comme on fait des sables aurifères. Ce lavage a lieu dans de grandes auges en bois ; on examine avec soin l'horrible masse de matière animale en décomposition, et on en extrait les perles, sans s'inquiéter des miasmes pestilentiels qui s'en dégagent. Les perles qu'on recueille ainsi sur les côtes de Californie, à la mission de La Paz et à Loreto, ne se distinguent pas, en général, par leur eau et leur pureté, comme les perles de l'Inde

Elles sont ordinairement d'une teinte bleuâtre ; les plus grosses offrent même une nuance qui tire sur le violet foncé, et elles affectent, pour la plupart, la forme de poires. Ces perles, néanmoins, ont une certaine valeur, et s'emploient comme ornements de deuil. Il n'y a pas, d'ailleurs, dans tout le Mexique, de femme un peu à son aise qui ne possède un collier de perles de prix, et ces perles viennent toutes de la Californie. On peut concevoir, d'après cela, l'importance de la pêche aux perles et le nombre des spéculateurs qui cherchent à les accaparer. La pêche dure deux mois. Lorsqu'elle est finie, toute cette population nomade remonte sur les canots qui l'ont apportée ; les Indiens retournent dans les villes, où ils s'engagent pour d'autres travaux ; les sorcières vont raconter dans leurs tribus les effets merveilleux de leurs charmes ; les *rescatadores* se hâtent de réaliser les bénéfices de leurs opérations ; les cabaretiers et les teneurs de tripots transportent ailleurs leurs établissements et leur industrie ; les pêcheurs de tortues rapportent à leurs armateurs les produits de l'expédition, et les deux îles restent désertes jusqu'à la saison suivante. Cependant, le mystérieux procédé qui forme la perle s'accomplit de nouveau. Autrefois, on payait une prime aux vaisseaux à destination d'Europe pour enlever les écailles d'huîtres accumulées sur le rivage, et dont ils se servaient comme lest. Plus tard, on mit un droit de 2 francs 50 centimes par tonneau ; et aujourd'hui le gouvernement en fait un objet de spéculation, parcequ'on tire de ces coquilles la nacre de perles.

À l'époque où j'arrivai devant les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo, la pêche était en pleine activité. Lorsque je montai, le lendemain matin, sur le pont de la *Guadalupe*, un spectacle animé frappa mes yeux. La mer était couverte d'une multitude d'embarcations, ornées de pavillons de différentes couleurs, les unes en mouvement, d'autres au repos. Les premières étaient montées par les pêcheurs allant à la recherche des tortues endormies à la surface de l'eau, tandis que leurs compagnons disposaient, aux extrémités les plus éloignées des deux îles, des filets destinés à les saisir, lorsqu'elles viendraient se nourrir des algues et autres herbes marines qui tapissent le fond de la mer. Les embarcations immobiles comptaient les plongeurs. De minute en minute on les voyait disparaître sous l'eau, puis remonter, les yeux et les traits gonflés par la fatigue. Ils déposaient au fond du bateau toutes les huîtres qu'ils avaient pu recueillir, se couchaient un instant, en attendant le retour de leurs compagnons qui alternaient avec eux, puis plongeaient de nouveau. Quelques-uns s'efforçaient d'étancher avec de l'eau salée le sang qu'une trop longue compression des poumons faisait jaillir de leurs oreilles et de leurs narines.

De temps à autre se montraient, au sommet des promontoires qui dominent la rade, quelques femmes à demi-vêtues et d'un aspect hideux ; c'étaient les sorcières indiennes. Elles s'avançaient, étendant vers les vagues leurs bras ridés, et murmuraient ou chantaient certaines paroles pour endormir la férocité des requins. Cet ensemble pittoresque, les manœuvres des plongeurs, les signaux, les cris d'encouragement et de défi, les bruits de la terre se mêlant à ceux de la mer, le chant mélancolique des sorcières, et, de temps à autre, les évolutions des requins, reconnaissables à la petite nageoire qui surmonte leur épine dorsale, formaient un spectacle extrêmement cu-

rieux pour un Européen. J'y prenais un vif intérêt, lorsque le capitaine, s'approchant avec son calme habituel, me dit :

— Si mes gens n'avaient pas besoin de se reposer, je mettrais une de mes embarcations à votre disposition ; mais vous pouvez héler un de ces canots, qui vous transportera à Cerralbo pour une bagatelle. Un jour passé à terre fait toujours plaisir après une longue traversée.

Comme je partageais entièrement cette opinion, je suivis l'avis du capitaine, et au bout de cinq minutes je débarquai à Cerralbo. À première vue, l'île n'a rien d'agréable. Un village entier, composé de huttes construites avec des planches, des débris de bateaux ou de navires naufragés, de bamboux et de troncs de palmiers, s'élevait à quelque distance de la mer. Je remarquai sur le rivage des morceaux de coquilles, qui attestaient l'abondance de la pêche précédente ; un peu plus loin, d'autres coquilles, ouvertes par la putréfaction, étaient jetées dans des auges en bois et soigneusement lavées. De temps à autre sortaient de cette masse infecte des perles de différente grosseur ; la découverte d'une belle perle était accueillie par des cris de joie. Sur d'autres points de l'île on faisait cuire toutes vives de malheureuses tortues, pour que la chaleur, en ramollissant l'écaille, facilitât sa séparation du corps de l'animal. Des hommes réparaient des barques ou des filets, d'autres faisaient durcir des *stacs* et aiguisaient des harpons ; en un mot, la même activité régnait sur la terre que sur la mer. Les réflexions morales sur les maux inhérents à certains objets de luxe sont devenues des lieux communs bien usés. Néanmoins, après avoir vu les perles et la nacre, produites par une cause mystérieuse dans les profondeurs des mers de la zone torride, arrachées de leurs abîmes, malgré les requins, gardiens jaloux de ces trésors, puis tirées d'une masse de putréfaction qui exhale des miasmes souvent mortels, on ne saurait songer sans frémir aux périls que l'homme ose affronter et aux prodiges qu'il peut accomplir sous l'impulsion de la cupidité.

Cependant il était urgent que je demandasse l'hospitalité pour ce jour et la nuit suivante dans une des huttes de Cerralbo ; mais elles avaient toutes une apparence tellement misérable, qu'il était assez difficile de faire un choix entre elle. J'hésitais donc, incertain sur ce que je devais faire, lorsqu'un grand bruit s'éleva tout à coup du côté du rivage. Quoiqu'il ne fût pas encore l'heure à laquelle finit chaque jour la pêche, tous les plongeurs étaient debout, immobiles dans leurs bateaux, le cou tendu et les yeux fixés sur un point de la mer voisin du banc auquel ils travaillaient. Les vieilles sorcières dont j'ai parlé plus haut redoublaient leurs exorcismes, qu'elles déhantaient d'une voix plus criarde et dans une langue inconnue. Tout à coup, à la vue d'un hideux requin, qui disparut lentement sous l'eau, les pêcheurs firent retentir l'air de leurs clameurs, dans l'espoir d'effrayer le monstre. Malheureusement la masse d'eau bientôt interposée entre eux et lui dut empêcher ces cris de parvenir à leur adresse, malgré la finesse d'ouïe qui distingue ces animaux.

— C'est un *tintorera* ! dit le Mexicain, que je retrouvai parmi les spectateurs.

J'ai déjà dit la terreur qu'inspirait à ces hommes, ordinairement intrépides, cette espèce de requin.

C'est un *tintorera* ! répéta le Mexicain ; et si tout autre que le plongeur que vous allez voir sortir de l'eau était à sa place, ce serait un homme perdu ; mais celui-là n'a pas plus peur d'un requin que si c'était un *botale* (1).

—Quoi ! m'écriai-je, il y a un malheureux sous l'eau, et vous le connaissez !

—Cui vraiment ! c'est José Juan.

C'était la seconde fois que j'entendais prononcer si laconiquement le nom de cet homme, comme si ce nom n'avait pas besoin de commentaire. Le Mexicain avait à peine fini de parler que je vis le plongeur s'élançer hors de l'eau avec la rapidité d'une flèche, et se précipiter dans son canot à l'aide de la corde qui y était attachée. Presque au même instant cette corde fut coupée par les dents du requin, comme si c'eût été un fil d'araignée ; une seconde de plus, et l'homme subissait le sort de la corde. Des cris de joie, des vivats, des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts à l'apparition du plongeur, qui les reçut comme un hommage mé-

(1) Poisson vénéneux qui, exposé à l'air, se gonfle et crève.

rité, et cependant flatteur, à en juger par le gonflement de ses narines et l'air de superbe dédain avec lequel il suivit des yeux la retraite de son ennemi.

Ce n'était pas à la peur que José avait cédé en fuyant. Une jeune et belle femme, debout sur le rivage, paraissait en proie à une vive émotion : un regard ardent, que lui lança José Juan, expliqua suffisamment qu'il avait fait un sacrifice pour elle. Le Mexicain poussa un soupir, et dit d'un air de regret :

—Il y a un an, nous aurions vu un beau combat entre lui et le requin. Il y a un an, pareille époque, qu'il tua un *tintorera* pour sauver un de ses amis ; mais il n'était pas marié alors. Le mariage l'a amolli. Voulez-vous que je vous raconte cette histoire ? elle est assez curieuse.

—Merci ; je préfère la lui entendre raconter à lui-même ; car j'ai l'intention de lui demander l'hospitalité pour cette nuit.

BORGHES.

Musée des Familles.

(A CONTINUER.)

# LITTÉRATURE CANADIENNE.

## UNE DE PERDU, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XIII.

### Le Rapport du Coronaire.



(Suite.)

Le lendemain le soleil s'était levé brillant et radieux, il faisait une belle matinée de la fin d'octobre. Il n'était pas encore sept heures, et les rues étaient déjà remplies de personnes occupées de leurs affaires. Sur le bord de la levée, un peu au-dessous du marché aux légumes, un petit homme, portant de larges pantalons de cotonnade bleue, un chapeau rond aux vastes bords, un paletot de velours de coton vert, marchait de long en large, s'arrêtant de temps en temps pour regarder du côté du marché aux légumes. Cet homme semblait attendre quelqu'un. Bientôt une vieille femme, une capine sur la tête, un bras en écharpe et un bandeau

sur la figure se dirigea vers le petit homme sur le bord de la levée.

—Ah ! c'est vous, mère Coco !

—Eh ! mon Dieu, oui, vous ne m'aviez pas reconnue, M. Pluchon ?

—Mais non ; je vous ai laissée hier au soir si fraîche, si gentille, si... et aujourd'hui ! bon Dieu, que vous est-il donc arrivée ?

—Ne m'en parlez pas ; et c'est bien un miracle que je n'aie pas été massacré cette nuit par votre infernal de capitaine ! c'est un démon, un vrai diable ! et mon pauvre Jacob, s'il n'en meurt pas il n'en a pas moins la cuisse cassée. Ah ! le maudit capitaine !

—Le capitaine ! et c'est le capitaine qui vous a équipé de cette manière ?

—Hélas ! oui ; un bras presque cassé, un œil poché et l'épaule démis.

—Vous n'avez donc pas pu réussir à faire ce que nous étions convenu que vous feriez durant la nuit ?

—Si fait. Tout est terminé, dieu merci, il y a longtemps ; avant deux heures ce matin, tout était fini.

—Tout est fini ! vous avez revêtu le noyé des hardes du capitaine ; son chapeau et ses bottes ?

—Oui, oui, tout, tout, jusqu'à la chemise et aux caleçons. Le noyé était tellement enflé qu'on a eu bien de la misère à aller, mais enfin on a réussi.

—Qu'avez-vous fait des hardes du noyé ?

—On en a fait un paquet, auquel on a attaché une roche et qu'on a jeté au fond de l'eau.

—De manière que le cadavre peut passer pour celui du capitaine, même aux yeux de ses amis.

—Même aux yeux de ses amis, pourvu qu'ils ne regardent qu'aux habits.

Comment, pourvu qu'ils ne regardent qu'aux habits ?

—Dame, c'est que le capitaine est d'au moins deux pouces plus long que le noyé ! Mais ça n'y paraît pas ; il fallait avoir essayé les hardes comme nous avons fait pour s'en apercevoir.

D'ailleurs le raccourcissement des hardes par l'effet de l'eau, l'enflure du corps et le déchirement des habits et des culottes ne permettront pas de découvrir la différence.

—Et le capitaine, comment vous a-t-il donc ainsi tapoché ? L'aviez-vous donc détaché ?

—Non, pas du tout. Voici comment cela est arrivé. Vous savez, quand je vous ai quitté hier soir, je me suis rendu à l'habitation. Je communiquai à mes petits les projets de la nuit, et je leur montrai les cinquante dollars que vous m'aviez données. "C'est bon que disent les petits, allons de suite oter les hardes au monsieur." Jacob et Léon descendent pour faire l'opération. Il paraît que notre homme dormait en ce moment car il ne remua pas un muscle, ne dit pas une parole. J'étais assise sur un des barreaux de l'échelle, tenant une lanterne à la main pour les éclairer. Ils enlevèrent son fichu, ses bottes, ses chaussons et tout ce qu'il avait dans ses poches, sans le réveiller. Mais pour lui oter ses pantalons, ils lui détachèrent une jambe ; alors le monsieur se réveilla, car de l'endroit où j'étais je vis ses yeux briller dans l'obscurité, comme deux charbons ardents. Il ne dit pas un mot et ses yeux brillaient toujours. J'eus peur et je criai à mes petits de prendre garde ; au même instant Jacob lâche un cri et alla tomber sans connaissance dans le fond du cachot. Le monstre lui avait cassé la cuisse d'un coup de pied ! Je cours au secours de Léon et nous parvînmes à nous emparer de la jambe du capitaine ; mais quelle peine ! bon dieu, il ruait comme un mulet. J'appelai vite François au secours, et François arriva justement à temps car dans ses efforts le capitaine était parvenu à débarasser un de ses bras. D'un coup de poing il me bloqua un œil et me fit voler contre un billot sur lequel je me suis presque cassé le bras et démis l'épaule.

—Je vous l'avais bien dit, que c'était un rude compagnon !

—Rude ! ah oui, rude ! Et si François ne lui eut assaisonné un coup de bâton sur la tête, je ne sais vraiment si à nous trois, car le pauvre Jacob ne comptait plus, je ne sais si nous en serions venu à bout, quoiqu'il n'eût qu'un bras et qu'une jambe de libre.

• —Et après ?

—Et après, dame, après, nous l'avons attaché. Il saignait comme un bœuf ; et il nous a fallu découdre la chemise et les autres hardes pour les oter.

—Et pour le r'habiller ?

—Le r'habiller ! ah ! bien, en voilà une bonne ! allez donc lui détacher les bras pour le r'habiller, vous ! Non, non, nous en avons assez comme ça ; nous lui avons jeté un drap sur le corps, et voilà.

—Comment faites-vous donc pour le faire manger ?

—Le faire manger ? ça c'est plus simple, on ne le fait pas manger.

—Et boire ?

—Non plus.

—Mais il va mourir.

—Mourir ! soyez tranquille, laissez le affaiblir d'abord, puis après nous verrons.

—Adieu, mère Coco ; je m'en vais maintenant, je vous reverrai bientôt. A propos, dans une couple d'heures d'ici, j'aurais besoin de Léon pour assister à l'enquête du Coronaire. Qu'il se tienne auprès de l'auberge aux contrevents verts, avec deux ou trois de ses amis. Allez l'avertir de suite.

—Faut-il que je retourne à l'habitation ? Je suis si fatiguée, après avoir passé une nuit blanche.

—Allez, allez, vous aurez le reste de la journée pour vous reposer.

—Et mon bras ? ne me donnerez-vous rien pour payer l'Apothicaire, car on n'avait pas compté ça, hier soir ?

Pluchon lui donna un billet de dix dollars, traversa la levée, gagna les ramparts d'où il se rendit en toute hâte chez le docteur Rivard, auquel il fit part de ce que lui avait appris la mère Coco-Létard.

—Je suis content de vous, mon cher M. Pluchon, lui dit le docteur, qui se frotta les mains en souriant d'un air de suprême satisfaction. Je serai absent toute la journée ; venez ce soir à huit heures sur la levée, au pied de la rue Bienville. J'irai en cabriolet, car j'aurai quelque chose d'important à vous faire faire. En attendant prenons un petit verre de vin, à la santé de M. le Coronaire, chez lequel vous feriez bien de vous rendre de suite, de crainte qu'il ne s'absente.

Pluchon, en sortant de chez le docteur Rivard, se rendit chez le Coronaire, auquel il fit part du fait que le cadavre d'un noyé avait été trouvé auprès du bayou bleu.

Deux heures après, le coronaire, accompagné d'un médecin et de M. Pluchon, descendait de voiture un peu plus bas que le Couvent des Ursulines. Le Coronaire, après avoir complété son jury d'enquête parmi les personnes qui se trouvaient là en ce moment, se rendit avec son jury au bayou bleu. De loin on apercevait dans les airs, au-dessus des joncs, de longues spirales de carancros ; quelques uns s'abattaient, quand d'autres s'envolaient en croassant. Après avoir fait un minutieux examen du crâne et des membres du noyé, le médecin ne trouvant aucun signe de violence déclara son opinion "que le défunt s'était noyé par accident." Par les vêtements on reconnut que c'était un capitaine de navire. Une lettre trouvée dans l'une des poches de son gilet était adressée, "Au capitaine Pierre de St. Luc." Le Coronaire avant de terminer son enquête, crut qu'il serait à propos d'envoyer chercher quelques uns des officiers du Zéphyr afin d'identifier le cadavre.

L'odeur infecte qu'exhalait le cadavre, força le Coronaire à se retirer à quelques distances avec les personnes du jury, pendant que l'on envoya à la hâte chercher quelques uns des marins du Zéphyr.

Aussitôt que la fatale nouvelle arriva à bord du navire, toutes les manœuvres furent suspendues et un cri universel de douleur s'échappa de la bouche de ces braves matelots,

qui pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur père. Le second en commandement à bord, offrit d'aller avec le maître d'équipage examiner le cadavre, et ils partirent sur le champ.

Trim qui, en apprenant la mort de son maître s'était senti au cœur comme une masse de plomb, était tombé sans connaissance au pied du grand mat. On lui frotta le front, les tempes, et tout le visage avec du vinaigre ; ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on put le faire revenir à lui, et il se mit à crier en se tordant les mains :

— Mon maître, mon piti maître, mon bon maître, oh ! y n'éti pas mort, oh ! pas possible. Moué veux mourir aussi ! moué pas capable pour vivre, si l'y mort ! moué vouli voir li encore une fois avant mourir !

Tout l'équipage, qui connaissait l'extrême attachement de Trim pour le capitaine, eut pitié de sa désolation.

Le gros Tom s'approcha de lui et chercha à le consoler, mais en vain ; Trim se roulait sur le pont, en criant et sanglotant. Les matelots, muets devant une si grande douleur, pleuraient.

Tout à coup Trim se lève, essuie ses pleurs du revers de sa grosse main calleuse, regarde tout autour de lui d'un air hagard, paraît réfléchir un instant, puis s'élançe comme un trait dans la direction qu'ont suivi les officiers qui étaient allés identifier le cadavre.

Cependant le Coronaire, après l'arrivée des deux officiers du Zéphyr, eut bientôt terminé son enquête. La personne du capitaine Pierre de St. Luc avait été parfaitement identifiée dans le cadavre du noyé, et le rapport du Coronaire avait en conséquence déclaré : *« Que Pierre de St. Luc, Capitaine du Zéphyr, s'était noyé par accident. »*

Deux nègres, dans une pirogue, ramenaient le cadavre du noyé, auquel on devait donner une sépulture digne de l'immense richesse du défunt.

#### CHAPITRE XIV.

### Decouvertes importantes.

Le Juge de la Cour des Preuves, qui avait conçu la plus haute estime pour le docteur Rivard, dont la conduite si désintéressée et si généreuse à l'égard de l'orphelin Jérôme avait excité son admiration, se proposa de faire toutes les recherches possibles pour découvrir la naissance du petit Jérôme. Il s'imagina que le plus grand plaisir qu'il pourrait faire au docteur Rivard serait de le mettre sur la voie de rendre son pupille à ses véritables parents s'ils existaient encore, ou du moins de lui faire connaître leurs noms. Le juge pensa aussi qu'il pourrait se faire que l'orphelin pourrait avoir droit à quelqn'héritage, et il aurait été heureux de pouvoir procurer au docteur les moyens de les acquérir.

En conséquence le juge crut que le mieux à faire était de continuer ses recherches à l'Hospice des Aliénés ; il se rendit donc à l'Hospice, aussitôt qu'il eut déposé au docteur Rivard ses lettres de Tutelle.

Jérémie, en reconnaissant le juge de la Cour des Preuves dans la personne qui descendait d'une superbe barouche arrêtée à la porte de l'hospice, ota son bonnet de toile tiré et

courut au devant de son honneur, qui en ce moment entra.

— Vous êtes le portier de l'hospice.

— Oui, votre honneur, à votre service.

— M. Charon, le chef de l'Institution est-il ici.

— Oui, votre honneur.

— Pourriez-vous l'aller chercher, j'aurais quelque chose à lui dire.

— Oui, votre honneur ; si vous préférez, je vais vous conduire à sa chambre.

— Volontiers, je vous suis.

Et Jérémie, son bonnet à la main et se courbant en deux pour rendre son salut plus respectueux passa devant le juge pour lui montrer le chemin.

Le juge trouva M. Charon, dans sa chambre assis devant un bureau et arrangeant quelques papiers, qu'il numérotait. En voyant son honneur le juge, il se leva et lui fit un salut respectueux, en lui offrant un fauteuil pour s'asseoir.

— Je viens, M. Charon, lui dit le juge, pour vous prier de me donner quelques renseignements sur un pauvre enfant, que mon ami, le docteur Rivard, a bien voulu retirer aujourd'hui de cette Institution.

— Vous voulez parler du petit Jérôme.

— Justement.

— Que le docteur Rivard, votre ami, a retiré aujourd'hui de cette institution.

— Justement.

— Ah ! Il paraît que c'était un bien bon enfant, le petit Jérôme, si gentil, si timide ; et il paraît que sa maladie n'était pas incurable, et je ne doute pas que le docteur Rivard ne le ramène complètement à la raison avec des soins, comme il ne manquera pas de lui en donner.

— C'est ce que dit le docteur.

— Jérôme montrait, sur ces derniers temps, des signes sensibles de retour à la raison ; je les avais remarqués, et j'en avais parlé au docteur, qui fut de mon opinion. Ah ! c'est une bien généreuse personne que le docteur.

— Je désirerais savoir si vous connaissez les parents de Jérôme, ou quelques personnes qui les aient connus.

— Non, monsieur, personne. Depuis que le petit Jérôme a été amené à l'Hospice, personne, pas une âme ne s'est occupé ou informé de lui.

— Ne connaissez-vous pas la personne qui l'a amené, n'y aurait-il pas moyen de la voir ou du moins de savoir son nom.

— Ma foi, non ; il y a déjà si longtemps de cela. C'est ordinairement le portier qui est chargé du soin de recevoir les personnes qu'on amène à l'Hospice ; et celui qui était portier ici, quand le petit Jérôme a été amené, en est parti depuis longtemps, et je crois qu'il est mort maintenant. Cependant... Arrêtez...

M. Charon se passa la main sur le front, regarda au plafond de l'air d'une personne qui croit avoir fait une découverte importante.

Arrêtez, continua-t-il, après une petite pause, je crois que l'on doit trouver quelque chose dans les registres, on a coutume d'y entrer les noms de ceux qui amènent ici des orphelins. Si vous voulez m'accompagner, nous examinerons les entrées des registres.

M. le Juge suivit M. Charon qui le conduisit au parloir.

—Voulez-vous avoir la bonté de nous donner l'index des registres dans lesquels on entre le nom des aliénés, dit M. Charon à Jérémie.

—Le voici, votre honneur, répondit le portier en apportant l'index.

M. Charon regarda à l'index et lut : "Jérôme. Folio 4, page 147." Le Folio 4, était couvert de plus de deux lignes de poussière.

—Excusez, M. le Juge, ce registre est si couvert de poussière. Il y a plus de dix ans qu'il n'a point été touché.—Jérémie, veuillez ôter la poussière.

Quant le registre eut été épousseté, M. Charon et le Juge l'ouvrirent à la page 147.

—Ah ! ah ! s'écria le juge de la Cour des Preuves, ceci est important. "5 avril 1826.... la femme Coco-Létard.... Deux vieux livres attachés d'une ficelle et étiquetés no 278... Et cette note à la marge.... Le véritable nom de Jérôme est Alphonse, Pierre, né à la paroisse de St. Martin, le 21 mai 1823. Sa mère était Léocadie Mousseau, femme de— actuellement décédée."—Mais, M. Charon, ceci est important, bien important. Nous sommes sur les traces des parents de Jérôme et j'espère réussir. Je vais écrire de suite à la paroisse St. Martin—Permettez que je prenne copie de ces notes.

Le juge écrivit sur son portefeuille les entrées du registre.

—Mais, c'est curieux M. Charon, que vous n'ayiez jamais entendu parler des parents du pauvre enfant : et lui-même l'enfant ne prononça-t-il jamais d'autre nom que celui de Jérôme ?

—Jamais.

—Si-fait, interposa ici Jérémie ; pardon votre honneur, mais j'ai entendu dire à Gaspard le gardien, qu'il croyait que Jérôme au lieu de montrer des signes de raison en montrait au contraire de folie, et qu'il disait "qu'il savait bien son nom et qu'il ne s'appelait pas Jérôme."

—Allez chercher Gaspard, M. Jérémie, lui dit le juge, si M. Charon n'a pas d'objection.

—Certainement.

"Sa mère était Léocadie Mousseau !" répétait le juge vivement excité et se promenant de long en large dans le parloir, les deux mains derrière le dos. "Léocadie Mousseau... 1823.... paroisse St. Martin !".... Mais c'est étrange ; j'ai connu cette Léocadie Mousseau ; j'ai de vagues souvenirs ; mais non, ce n'est pas possible ?... ce serait extraordinaire !... cependant !....

Ici le juge fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée de Jérémie accompagné du gardien Gaspard.

—Si vous me le permettez M. Charon, je désirerais faire quelques questions à M. Gaspard.

—Sans doute, tant qu'il vous plaira, répondit M. Charon en inclinant doucement la tête.

—Vous êtes un des gardiens de l'hospice monsieur, dit le juge à Gaspard.

—Oui, monsieur.

—Que connaissez-vous du petit Jérôme ?

—Oh ! pas grand chose, si ce n'est que j'ai cru m'apercevoir dernièrement qu'il était plus gai que d'habitude.

—Preuve, s'écria M. Charon en faisant un signe au juge, Preuve que l'enfant revenait à son bon sens, car une des plus

grandes marques de sa maladie, c'était sa taciturnité. Le docteur Rivard avait bien raison.

—Et après ? continua le juge, en s'adressant à Gaspard.

—Après, je remarquai que le petit Jérôme se parlait souvent à lui-même, et je lui demandai ce qu'il avait. "Oh, rien, dit-il, je sais que je ne m'appelle pas Jérôme et que je vais bientôt aller voir maman à la paroisse St. Martin."

—Il a dit ça ? s'écria M. Charon.

—Oui, monsieur.

—Après ? dit le juge.

—Je lui demandai comment il savait tout ça, et quel était son nom, puisque Jérôme n'était pas le sien. "Je ne vous le dirai pas, car on me traiterait de fou ; mais je sais bien que je m'appelle Alphonse, Pierre, et que maman se nomme Léocadie Mousseau...." Le pauvre petit après avoir dit ces mots se mit à pleurer à chaudes larmes.

—Il a dit tout ça ? s'écria encore M. Charon en faisant un signe significatif à M. le juge ; pauvre petit, il revenait à la raison ; de vieux souvenirs surgissaient à sa mémoire, et la pensée de sa mère, pauvre petit malheureux, le faisait pleurer. Que pensez-vous de tout ça M. le juge ?

—Et après, dit le juge en s'adressant à Gaspard, sans faire attention à la question de M. Charon.

—Et après, c'est tout, je ne pus plus rien tirer du petit Jérôme. Je n'en fis pas grand cas dans le moment, et loin de penser que c'était un retour à la raison, je pensai que c'était plutôt un signe de folie ; j'en parlai à M. Jérémie et depuis je n'y ai plus pensé.

—Et c'est tout ce que vous savez, M. Gaspard ?

—Oui, monsieur.

—C'est bien, vous pouvez vous retirer. Je crois, M. Charon que nous ferions bien d'examiner les deux vieux livres attachés d'une ficelle et étiquetés No. 278, dont parle les registres ; nous y trouverons peut-être quelque chose, qui pourra encore nous guider dans nos recherches.

Jérémie alla chercher les deux bouquins, couverts d'une si épaisse couche de poussière qu'on eut dit qu'ils n'avaient pas été touchés depuis vingt ans. Jérémie en soufflant sur la poussière en fit un tel tourbillon que l'habit de M. Charon en fut tout couvert.

—Allons, M. Jérémie, ne pourriez-vous pas prendre plus de précaution, grommela le chef de l'hospice, vous aveuglez M. le Juge.

—Pardon, votre honneur, je suis un benêt et un maladroit !

Et le pauvre Jérémie, tout confus de sa mésaventure, prit son mouchoir pour en essuyer les bouquins ; après quoi il les présenta au juge, en lui faisant un profond salut.

Le juge ne put s'empêcher de sourire, malgré sa préoccupation, de la contenance penaude du portier. Il prit les livres, ouvrit l'un des volumes, après avoir placé l'autre sur une table qui se trouvait près de lui. Il feuilleta quelque temps et ne trouva rien, pas un nom d'écrit, pas une note, pas une seule écriture. Il le déposa sur la table d'un air contrarié, et ouvrit le second volume à la première page ; rien d'écrit au commencement, rien d'écrit à la fin ! la figure du juge témoignait un vif désappointement.

—Je pensais bien, dit M. Charon, que l'on ne découvrirait

rien dans ces vieux bouquins ; maître Asselin n'aurait pas manqué de les visiter.

Tout en disant cela M. Charon avait les yeux sur le livre que le juge tenait entre ses mains et dont il faisait rapidement passer les feuilles, en laissant couler son pouce sur les tranches usées du volume. L'œil de M. Charon entrevit quelque chose de blanc.

— Ah ! M. le Juge, arrêtez donc ; je crois qu'il y a un papier.

— Un papier !

En effet il y avait un papier, bien sale, taché de jaune comme s'il eut été trempé dans du jus de tabac.

— Un extrait de naissance ! s'écria le juge, dont la figure s'anima et les yeux brillèrent ; voyons, et ils lurent : « Extrait du Régistre des Baptêmes, Mariages et Sépultures de la paroisse St. Martin, état de la Louisiane, pour l'année mil huit cent vingt-trois. »

« Le vingt-et-un mai, mil huit cent vingt-trois, par nous, prêtre, soussigné, a été baptisé Alphonse Pierre, né ce matin, du légitime mariage de Sieur Alphonse Meunier, négociant, résidant à la Nouvelle-Orléans, et de Léocadie Mousseau, du même lieu. Le parrain a été Vital Desnoyers et la marraine Alphonsine Mousseau qui, ainsi que le père présent, ont signé avec nous.

(Signé) ALPHONSE MEUNIER,  
VITAL DESNOYERS,  
ALPHONSINE MOUSSEAU.

« Lequel extrait nous soussigné, curé desservant la dite paroisse St. Martin, certifions être conforme au registre original déposé dans les archives de la cure de la dite paroisse St. Martin. Ce quatre octobre mil huit cent vingt-trois. »

D. CURATO, Pte. Curé.

Le juge tout ému et tenant le papier dans ses mains regardait tour à tour M. Charon, le papier et M. Jérémie.

— C'est étrange, dit-il enfin avec émotion, je vais immédiatement écrire à la paroisse St. Martin pour avoir des renseignements. Il y a quelque chose de mystérieux et de providentiel en tout ceci. Un orphelin dont on ignore et la naissance et les parents, jeté comme insensé dans un asile de fous, lui l'héritier de la plus brillante fortune de la Nouvelle-Orléans. Et son père, le vénérable Alphonse Meunier qui croyait son fils mort !

— Est-ce possible ? M. le juge, s'écria M. Charon, tandis que Jérémie les yeux fixés sur le juge et la bouche béante semblait stupéfié.

— Si c'est possible ! mais vous voyez comme moi.

Il y a dans tout cela le doigt de la providence dont les desseins cachés se révèlent par fois pour confondre nos raisonnements. Vous ne saisissez, M. Charon, concevoir la joie que je ressens d'avoir fait cette découverte, et je suis convaincu que le père Meunier au ciel doit se réjouir de voir que le docteur Rivard, son meilleur ami sur cette terre, a été appelé, à son insu, à servir de père à l'enfant de celui qui lui avait été si cher en ce monde.

— C'est bien vrai ce que vous dites là, M. le juge, répondit M. Charon.

— Les décrets de Dieu sont admirables, car soyez sûr que le docteur Rivard, je le connais, aurait refusé d'accepter la tutelle

de Jérôme, s'il eut pu même soupçonner qu'une fortune quelconque devait échoir à son pupille et à bien plus forte raison s'il eut su que la plus grande fortune de la Louisiane devait lui tomber en partage.

— C'est bien vrai, s'écrièrent à la fois M. Charon et Jérémie.

— Je ne serais pas surpris que le docteur en apprenant cette importante découverte, ne voulut se démettre de sa tutelle afin de ne pas se charger de l'administration d'une si grande fortune. Il est si délicat, si consciencieux ; il a si peu de présomption, une si grande défiance de ses capacités ; et pourtant il est le seul, dans toute la Nouvelle-Orléans, que je considère, en conscience, digne et capable de bien administrer une telle succession.

— C'est bien vrai, dit M. Charon.

— C'est bien vrai, répéta Jérémie.

— Prenez bien soin, M. Charon, de ces livres et de cet extrait, dans deux ou trois jours je pourrai en avoir besoin ; surtout je vous recommande de garder le secret sur l'importante découverte que nous venons de faire, jusqu'à ce qu'il soit temps de tout faire connaître, afin de faire triompher la vertu personnifiée dans le docteur Rivard.

— Nous n'y manquerons pas, répondirent à la fois M. Charon et Jérémie.

— Il serait important, continua le Juge, de savoir si la femme Coco-Létard vit encore et où elle demeure ; elle pourrait peut-être jeter quelques lumières sur une aussi mystérieuse aventure. Faites des perquisitions ; je vais, de mon côté, en faire immédiatement et expédier à la hâte un courrier pour la paroisse St. Martin. Adieu, messieurs, et tenez la chose secrète.

Quand le juge fut parti, le chef de l'hospice remonta à sa chambre, et Jérémie s'assit dans un coin du parloir sur un banc, prit son bonnet qu'il mit à terre, s'enfonça la tête entre ses deux mains appuyant ses coudes sur ses genoux, et dans cette posture il essaya à sonder les décrets de la providence. — Mais après une demi-heure d'une profonde méditation, il se leva en poussant un long soupir, prit son bonnet qu'il replaça avec lenteur sur sa tête, et avoua franchement, « qu'il n'y comprenait rien du tout. »

Le lendemain, quand le docteur Rivard alla faire sa visite quotidienne à l'hospice, Jérémie ne put s'empêcher de lui dire avec un air mystérieux « docteur, nous avons eu une grande visite hier, son honneur M. le Juge de la Cour des Preuves est venu prendre des informations à l'égard du petit Jérôme, et si vous saviez ce que l'on a trouvé dans deux vieux livres... mais, tenez, c'est un secret et je suis sous silence ! Dans deux ou trois jours vous saurez..... »

Le docteur Rivard qui d'abord s'était senti tout bouleversé, avait repris tout son sang-froid, et son impassible physionomie ne trahissait aucune émotion.

— Tant mieux, répondit-il, pourvu que mon cher petit Jérôme puisse y trouver son avantage.

— Vous verrez, vous verrez.... A propos connaissez-vous une femme du nom de Coco-Létard ? M. le juge dit qu'il est de toute importance qu'on la découvre.

— Coco-Létard, Coco-Létard, répéta le docteur Rivard, en affectant un air pensif ; mais il me semble avoir connu quel-



qu'un de ce nom là.... Oui, en effet je me rappelle, une vieille femme ; mais elle est morte il y a trois à quatre ans ; je n'en remets rien maintenant, elle est morte du choléra, j'étais son médecin.

—Elle est morte ! c'est un malheur !... mais puisqu'il en est ainsi, on ne peut rien y faire !

Et le docteur, sans plus faire attention à Jérémie, comme si tout ce que ce dernier lui aurait dit était de peu d'importance, entra dans les corridors de l'hospice, alla visiter les salles, et dix minutes après retourna à son logis.

## CHAPITRE XV.

### Le Cachot.

Pierre de St. Luc avait été laissé dans son cachot, attaché sur son lit de planches, dépouillé de tous ses vêtements et baignant dans son sang. La blessure qu'il avait reçu au front était considérable quoique peu dangereuse, et la quantité de sang qu'il avait perdu l'avait tellement affaibli qu'il perdit connaissance. Il n'avait pas mangé ni bu depuis qu'il était prisonnier. Il souffrait horriblement de la soif, son palais desséché et son estomac brûlant lui causaient d'insupportables douleurs. Une cruche d'eau avait bien été mise près du chevet de son lit, mais il lui était impossible d'y atteindre. Le sang qui s'était écoulé de sa blessure au front avait diminué la fièvre qui brûlait son cerveau. Le lendemain matin il se réveilla un peu rafraîchi, mais si faible qu'il put à peine remuer son bras que les Coco-Létard, dans leur précipitation, avaient négligé d'attacher. Ce fut pour Pierre une bien grande satisfaction de pouvoir étendre son bras et de tremper ses doigts dans la cruche pour les porter ensuite à sa bouche.

Vainement il essaya de se remuer, sanglé au lit par une courroie qui passait par dessus sa poitrine il ne pouvait de sa main détacher et atteindre aux cordes qui attachaient son autre bras et ses jambes ni à pouvoir défaire la courroie qui bouclait en dessous du lit.

Il demeura dans cette position jusque vers les trois heures de l'après-midi, temps auquel la mère Coco vint regarder par la trappe. Quand elle aperçut Pierre remuer son bras, elle crut qu'il était parvenu à se détacher ; elle lâcha un cri, ferma la trappe et appela François pour lui aider à assujétir fortement les ressorts, et à entasser par dessus tout ce qu'il y avait de plus pesant dans l'appartement.

—Il nous arrivera malheur avec ce maudit prisonnier ; mon pauvre Jacob, que nous avons eu de la peine à transporter à la ville, où il souffre affreusement sous la garde de cette petite idiote de Clémence, a été la première victime ; je ne sais qui sera la seconde ?

—Maman, j'espère que la seconde victime sera lui-même, car je jure que s'il n'y a que moi pour lui porter à manger, il mourra bien de faim.

—Qu'il meurt donc comme un chien !

—C'est ça, attention et vogue la galère, ajouta Léon qui venait d'arriver.

Nous laisserons maintenant les Coco, mère et fils, discutant sur les moyens de défenses nécessaires au cas où le capitaine

parviendrait à forcer la trappe, et nous nous rendrons sur la levée au pied de la rue Bienville où le docteur Rivard en cabriolet couvert attendait Pluchon.

A l'heure fixée, Pluchon arrivait armé de son immense parapluie de coton, car il tombait en ce moment une pluie violente. Le temps était chaud, malgré l'orage.

—Montez vite M. Pluchon, lui dit le docteur à voix basse, je vais vous conduire à l'habitation des champs. J'ai appris cet après-midi que le rapport du coronaire avait été on ne peut plus favorable ; et je crois qu'il faut de toute nécessité que nous en finissions dès cette nuit avec Pierre de St. Luc.

J'ai préparé une liqueur dans cette fiole qu'il faut faire prendre de suite au capitaine. Cette liqueur est un poison prompt et sûr, qui ne laisse point de traces. J'en ai obtenu la recette d'un nègre Congo qui m'a dit qu'il était d'un succès merveilleux, ce que j'ai eu déjà occasion d'éprouver par moi-même. Tenez, M. Pluchon, prenez la fiole, mettez-la dans votre poche de gilet et prenez bien garde de la casser.

Pluchon prit la fiole et la mit avec précaution dans sa poche. Tous deux gardèrent ensuite le silence, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à quelques arpents de l'habitation des champs. La pluie tombait par torrents. Pluchon descendit de voiture pour se rendre auprès des Létard. Le docteur Rivard resta dans la voiture, attendant le retour de Pluchon auquel il avait recommandé de voir lui-même à ce que le poison fut administré au capitaine.

Au bout d'un quart-d'heure environ, Pluchon revint à la voiture dans laquelle il monta.

—Mauvaise nouvelle, docteur, les Cocos jurèrent qu'ils ne descendront pas cette nuit dans le cachot ! ils sont saisis d'une crainte superstitieuse. C'est ce soir la veille de la Toussaint, et ils ne voudraient pas y descendre pour un diable.

—C'est bien malheureux, il serait si important d'en finir dès ce soir !

Et le docteur se mit à réfléchir, tout en retournant vers la ville au pas de son cheval. Au bout de quelques instants le docteur s'écria " j'ai un moyen ; " et il donna un vigoureux coup de fouet à son cheval en lui disant " marche Balais ; " et Balais partit au grand trot, tête baissée, à travers la boue au milieu de l'obscurité.

Au bout de la rue Perdido, qui aboutissait à la cyprière, il y avait sur la lisière du bois une vieille case de nègre. Cette case était habitée par un nègre Congo, qui avait acheté sa liberté de son maître moyennant la somme de quatre mille piastres, qu'il s'était procurée personne ne put savoir comment. Ce nègre avait un étrange commerce ; sur des tablettes au fond de sa case il y avait des fioles, des bouteilles de toutes grandeurs et de toutes formes, contenant les unes des poudres, les autres des liquides bleus, blancs, rouges, jaunes, noirs. Toutes ces bouteilles étaient hermétiquement fermées. Sur des saies petits morceaux de papiers collés sur ces bouteilles on lisait : poison pour les punaises, pour les rats, pour les souris, etc. Dans une grande armoire, dont la porte vitrée laissait voir les tablettes, on voyait rangée suivant leurs grosseurs des dames-jeannes, soigneusement bouchées. Ces dames-jeannes contenaient des reptiles vivants, tels que serpents à sonnettes, serpents sourds, congres, etc., tous reptiles dont la morsure était mortelle. Ce nègre Congo était celui-là même qui avait

enseigné au docteur Rivard la recette du poison, dont il avait voulu ce soir même essayer l'effet sur Pierre de St. Luc.

Il pouvait être neuf heures du soir ; un feu de charbons brûlait dans une espèce de cheminée, et répandait une faible lueur dans la cabane, sans l'éclairer cependant assez pour reconnaître la physionomie d'un autre gros nègre, assis sur une buche de bois auprès du feu. La conversation était animée entre ces deux individus ; le vendeur de poisons refusait obstinément de découvrir à l'autre certains secrets, que ce dernier semblait déterminé à obtenir.

—Tu me le diras ! dit Trim en se levant, car le visiteur nocturne était Trim ; tu me le diras ou je te jure que je te dénoncerai à la police.

—Chut ! répondit le Congo, en baissant la voix, j'entends les pas d'un cheval dans la boue.

En effet un cheval, attelé à un cabriolet couvert, approchait de la cabane du nègre, qui était sorti avec Trim sur le seuil de la porte. Avant que la voiture arriva Trim se retira dans l'ombre de la porte.

Un certain sifflement discret avertit le Congo qu'on voulait lui parler en secret. Il s'avança près de la voiture, jeta un coup d'œil furtif sur les deux personnes qu'elle contenait ; et avançant la tête vers celui qui tenait les rênes, celui-ci se pencha à son oreille et lui dit quelque chose.

—Un gros ? demanda le nègre.

—Oui, quatre à cinq pieds.

Le nègre disparut dans sa cabane, dont il ressortit bientôt portant dans ses bras une dame-jeanne, qu'il plaça dans la voiture.

—Merci.

La voiture partit en reprenant la direction dans laquelle elle était venue. Quand elle se fut éloignée un peu et eut disparu dans l'obscurité, Trim demanda quelles étaient ces personnes.

—Bonne pratique, répondit le vendeur de reptiles en se frottant les mains ; c'est le docteur Rivard.

—Le docteur Rivard ! et son compagnon ?

—Je crois que c'est M. Pluchon.

—M. Pluchon !

Trim sans perdre de temps, prit son chapeau et s'élança dans la direction de la voiture. Il ne put la rejoindre, car le docteur qui avait entendu le pas de quelqu'un qui courait derrière la voiture, se mit à fouetter vigoureusement son paisible cheval. Et Balais peu accoutumé à ce genre de traitement partit au grand galop.

Trim fit d'inutiles efforts pour conserver la vue de la voiture, mais Balais y allait de trop bon cœur pour que Trim n'eût pas la douleur de voir la voiture tourner dans la rue St. Charles, longtemps avant qu'il put y arriver. Le pauvre Trim, tout essouffé, couvert de boue et trempé jusqu'aux os, s'assit, tout déconcerté, sur une borne qui se trouvait au détour de la rue. Au bout de quelque temps il se décida à aller voir la vieille Marie, sa tante, qui, comme nous le savons, était l'esclave du docteur Rivard. A l'arrivée du Zéphyr, Trim avait été voir la vieille Marie qui lui avait dit des choses, dont il ne s'était pas occupé d'abord, mais qui, en ce moment, réveillaient en lui d'étranges soupçons.

Ce ne fut que lorsque le docteur fut arrivé dans le faubourg Tremé qu'il ralentit l'allure de Balais. Pluchon regarda derri-

re la voiture et écouta attentivement. Il s'assura qu'ils n'étaient pas suivis, on n'entendait que le bruit du vent et le clapotement de la pluie dans les marres d'eaux au milieu du chemin.

—Docteur, il n'y a personne.

—Tant mieux, autrement il aurait fallu remettre à un autre soir ce qu'il est si important d'exécuter cette nuit.

Ils ne tardèrent pas à arriver à l'endroit où le docteur avait déjà attendu Pluchon, tandis que ce dernier avait été porter à l'habitation des champs, la petite fiole de poison destinée à l'infortuné Pierre de St. Luc.

Le docteur arrêta la voiture.

—Vous allez descendre M. Pluchon et porter cette dame-jeanne à l'habitation des champs. Prenez-bien garde de la laisser tomber. Vous ne la donnerez pas aux Létard, mais vous la jetterez vous-même dans le cachot. Si les Létard ont peur d'y descendre eux-mêmes, ils n'auront pas peur d'y voir descendre cette dame-jeanne. Il faudra que vous la lanciez avec assez de force pour qu'elle se brise sur le plancher du cachot.

—Que contient-elle donc, cette dame-jeanne ?

—Un serpent à sonnettes.

Pluchon fit un bond en arrière et laissa tomber la dame-jeanne.

Mille tonnerres ! s'écria le docteur tout en colère, vous avez failli casser la dame-jeanne !

Pluchon, qui déjà se trouvait à une respectable distance, apprenant qu'il n'avait que failli casser la dame-jeanne, approcha avec précaution, et s'étant assuré qu'elle n'était pas cassée et que le bouchon tenait bien, se décida quoiqu'avec un violent tressaillement de nerfs, à la ramasser.

—Allez avec précaution, continua le docteur, ne confiez pas à d'autres le soin de jeter la dame-jeanne dans le cachot, et ne leur dites pas ce qu'elle contient. Je vais vous attendre ici.

Pluchon, tenant avec précaution la dame-jeanne entre ses mains, les yeux fixés sur le bouchon qu'il semblait couvrir du regard, s'imaginait le voir sauter à chaque instant. Il tenait la dame-jeanne par le milieu au bout de ses bras, n'ayant pas voulu pour tout au monde l'appuyer sur son abdomen, une certaine terreur lui faisant craindre, en dépit de son bon sens, que le reptile ne le piquât à travers la bouteille. Une sueur froide coulait sur son front. Quoique la distance ne fut que de quelques arpents, il lui fallut s'arrêter deux à trois fois pour respirer et prendre haleine. En arrivant à l'habitation il déposa sa dame-jeanne sur le perron, et se mettant les deux doigts de chaque main dans la bouche, il fit entendre un sifflement aigu et perçant qu'il répéta par trois fois. A la troisième fois, une lumière parut à l'étage supérieur, puis une fenêtre s'ouvrit.

—Qui va là ? demanda Léon.

—C'est moi : M. Pluchon, venez ouvrir, vite !

Léon, après avoir refermé la fenêtre avec précaution, descendit ouvrir la porte à Pluchon.

La pluie qui, au commencement de la soirée, tombait fine et chaude poussée par un léger vent du sud avait cessé depuis quelques minutes. Il ne venait plus. De gros nuages couleur d'encre enveloppaient toute la cité et semblaient prêts à fondre sur elle. La température avait changé tout à coup. Une

odeur sulfureuse imprégnait l'atmosphère. Le tonnerre grondait sourdement. De vifs éclairs sillonnaient les nuées. Il était évident qu'une tempête allait bientôt éclater. La nature semblait se recueillir un instant et rassembler toutes ses forces, avant de laisser échapper l'esprit des tempêtes et de lancer ses furies sur la ville.

Au moment où Léon ouvrait la porte, un immense éclair embrâsa le firmament, et une rafale de vent éteignit la chandelle qu'il tenait à la main. Il tressaillit involontairement.

—Nous allons avoir un terrible orage, M. Pluchon ! Qu'est-ce qui peut vous amener par un temps pareil ?

Pluchon ne répondit pas.

Léon prit une allumette chimique et la frotta contre le mur, mais il ne put l'allumer. Il en prit une deuxième, puis une troisième, puis une dizaine à la fois, mais il ne put réussir à produire de flamme. Le phosphore, rendu moins inflammable par l'humidité, laissait sur le mur des traces phosphorescentes et brillantes qui étincelaient dans l'obscurité. Ces traces nombreuses, bizarres, figurant des lignes droites, courbes, des croix, des ronds sur la muraille firent une curieuse impression sur l'esprit superstitieux de Léon. Il lui semblait voir des spectres se lever de terre ou sortir du mur. Le treize-ou octobre a toujours été considéré par la basse classe à la Louisiane comme étant une nuit spécialement destinée aux morts et aux revenants. Il eut peur.

—M. Pluchon, êtes-vous là ? dit Léon d'une voix sourde. Pluchon ne répondit pas. Un violent coup de tonnerre vint ébranler toute la maison.

—M. Pluchon, pour l'amour de Dieu, je vous en prie parlez.

Pluchon impatienté lâcha un énorme juron à Léon, en le traitant de bête.

—C'est bon comme ça, répondit Léon ; j'aime mieux que vous m'invectimiez que de ne pas vous entendre, quand je vois toutes ces croix qui dansent sur le mur.

Pluchon ayant pris les allumettes des mains tremblantes de Léon, réussit enfin à allumer la chandelle. Avec la lumière le courage revint à Léon.

—Qu'avez-vous donc là, dans cette dame-jeanne, M. Pluchon ?

—Ne vous inquiétez pas. Où sont la mère Coco et François ?

—Maman est allé voir Jacob à la ville ; François dort en haut sur le canapé.

—C'est bien, il ne faut pas les réveiller. Montez avec moi je veux voir votre prisonnier.

—Pas ce soir, s'il vous plaît ; je ne descendrais pas dans le cachot ce soir pour une fortune.

—Vous n'aurez pas besoin de descendre ; je ne veux pas descendre non plus, je veux seulement regarder du haut de la trappe.

—Oh ! si ce n'est que ça, on peut vous satisfaire M. Pluchon.

Pluchon et Léon allèrent à la trappe. Avant de l'ouvrir, Léon écouta ; puis étant satisfait qu'il n'y avait rien à crain-

dre, il ôta les coffres et les bancs que la mère Coco avait mis sur le travers de la trappe et l'ouvrit. Pluchon ne perdit pas

de temps, il lança avec force la dame-jeanne qui se brisa au

fond du cachot. Un éclair éblouissant, pénétrant dans le cachot par le soupirail, en illumina toute la profondeur. Léon ferma précipitamment la trappe, tout effrayé.

—Qu'avez-vous fait là, M. Pluchon !

—Écoutez.

Léon écouta. Le vent, qui s'engouffrait par le soupirail, soufflait avec violence ; des sifflements aigus dominaient par moment le bruit du vent.

—Je ne sais pas ce que c'est, dit Léon, d'une voix mal assurée.

Je vous le dirai demain, lui répondit Pluchon. En attendant venez m'ouvrir la porte, pour que je m'en aille avant l'orage.

—Vous feriez mieux de rester coucher ici, je vous donnerai un bon lit.

—Je ne peux pas ; il y a quelqu'un qui m'attend.

Quand Pluchon fut sorti, Léon ferma la porte aux verroux à double tours, remonta précipitamment et alla réveiller son frère.

—François, François, réveille-toi donc, lui dit-il en le secouant par le bras.

—Laisse moi tranquille, grommela ce dernier en se retournant sur l'autre côté.

François, lèves-toi donc ; entends-tu les revenants qui font un sabbat d'enfer dans le cachot ? et Léon secoua encore son frère avec vigueur.

—Vas te faire . . . et laisse-moi dormir, répondit François, d'un ton si péremptoire que Léon vit bien qu'il ne réussirait pas à le faire lever.

Alors il alluma cinq à six chandelles, qu'il plaça sur la table, le bureau et sur le devant de la cheminée ; il alla ensuite à l'armoire, se servit une énorme rasade de rum qu'il avança, puis il s'enveloppa dans une couverture et se jeta sur le lit à côté de François.

Des cris sourds se firent entendre dans le cachot et semblèrent à Léon comme les clameurs de revenants, qui sortaient des entrailles de la terre et venaient jusqu'à ses oreilles à travers le plancher. Il essaya encore une fois de faire lever son frère, mais il ne put réussir ; alors il se couvrit par dessus la tête et ne dit plus un mot, osant à peine respirer et se pressant contre François, qui ronflait comme un bienheureux. Ainsi cet homme si hardi dans le crime, tremblait devant une chimère, une superstition, un fantôme de revenant que créait son imagination excitée et fiévreuse.

Pierre de St. Luc s'était réveillé en sursaut, au bruit que fit la dame-jeanne en se brisant sur le plancher. Il entendit la trappe se fermer, et crut distinguer, à la lueur de l'éclair qui avait illuminé le cachot, un reptile qui s'agitait au milieu des débris et des morceaux de verre brisés. A la lumière de l'éclair avaient succédé les plus profondes ténèbres. Il crut que cette apparition n'était que l'effet de l'hallucination de son cerveau malade et affaibli par la faim et la perte de son sang. Il passa sa main sur ses yeux, et s'efforça de recueillir ses esprits afin de mieux examiner sa situation. Mais les sifflements aigus du reptile et le bruit de ses sonnettes qu'il agitait avec colère, ne laissèrent plus de doute à Pierre de St. Luc que ses géoliers voulaient le faire mourir sous les morsures mortelles du serpent, qu'ils venaient de jeter dans son cachot. Les éclairs, qui commençaient à se succéder avec rapidité-

te, lui firent voir un énorme serpent à sonnettes, replié en spirales sur lui-même, la tête élevée, les yeux jetant des flammes et se balançant, comme s'il se préparait à s'élan- cer sur quelque objet que Pierre ne pouvait apercevoir.

Le capitaine, dont l'âme, si fortement trempée aux épreu- ve de la vie dans sa carrière de marin, n'avait pas un instant faibli depuis son emprisonnement, commença à sen- tir son courage et sa fermeté lui manquer. Pour la premiè- re fois, il eut peur de mourir : lui, qui s'était accoutumé à envisager la mort au milieu des balles et des batailles, en- tourée de l'excitation et de l'enthousiasme du combat, ne put supporter l'idée de la voir venir sous une forme aussi hideuse que celle sous laquelle elle se présentait en ce moment. Tout le temps qu'il était demeuré dans le cachot, malgré l'abandon dans lequel on l'avait laissé, malgré les mauvais traitements qu'on lui avait fait subir, il avait tou- jours conservé un espoir faible il est vrai mais assez puis- sant cependant pour lui faire supporter sa situation, que ses géoliers finiraient par lui rendre sa liberté. Ce qui, peut- être plus que tout le reste, avait contribué à soutenir son courage, c'est qu'il comptait sur son équipage et surtout sur son fidèle Trim, qui ne manqueraient pas de faire les plus minutieuses perquisitions, aussitôt qu'ils se seraient ap- perçu de sa disparition. Mais quand il se vit livré, lié et garotté, aux morsures du plus dangereux des reptiles ; oh ! alors son espoir s'évanouit et sa fermeté l'abandonna. Il s'agita sur son lit, secoua avec rage et désespoir les sangles qui l'attachaient, tous les muscles de son corps se tordaient sous les efforts prodigieux qu'il fit pour s'en débarrasser ; tout fut inutile.

Alors il lui sembla entendre les pas d'un homme en- dehors de son cachot. L'espérance, cette dernière et suprè- me vertu qui soutient l'homme jusqu'à la mort, se ranima vivement dans son âme. Il pensa à Trim, qui peut-être le cherchait en ce moment ; il se mit à crier de toutes ses forces et à appeler au secours, puis il se mit à écouter attentivement. Le vent lui apporta l'écho des ricannements du docteur Rivard qui, malgré son phlegme habituel, riait en entendant Pluchon lui raconter la superstitieuse frayeur de Léon. Ces ricannements raisonnèrent lugubrement aux oreilles de Pierre de St. Luc, quoiqu'il ignorât de quelles personnes ils venaient ; il redoubla ses cris cependant, ne perdant pas l'espoir que ce pouvait être quelque étrangers qui finiraient par l'entendre. Les ricannements cessèrent et le bruit d'une voiture qui s'éloignait rapidement ne lui laissa plus de doute qu'il ne devait plus attendre de secours de ce côté.

La tempête avait éclaté dans toute sa fureur ; le vent ru- gissait en s'engouffrant dans le soupirail ; les éclats du ton- nerre se succédaient avec une rapidité et un fracas épou- vantables ; tout le ciel était en feu, et une flamme immense, oblissante, semblait envelopper la Nouvelle-Orléans et les campagnes environnantes dans un vaste brasier. L'intérieur du cachot était vivement éclairé.

Pierre de St. Luc avait cessé ses cris ; ses membres sem- blaient paralysés ; son bras pendait à son côté ; ses yeux seuls avaient conservé leur activité et suivaient le serpent à sonnettes qui se déroulant avec lenteur, s'avancait en ram- pant vers le soupirail ouvert du cachot. Le reptile avait cessé ses sifflements, mais il agitait avec vivacité sa langue four- chue qu'il dardait de sa gueule entre-ouverte, ses sonnettes ne faisaient entendre qu'un son faible et roche. Arrivé au- dessous du soupirail, le reptile se dressa le long du mur en imprimant à son corps de gracieuses ondulations, puis il s'al- longa tout droit, ne semblant s'appuyer sur le plancher que par la force des articulations de la queue. Pierre suivait avec une anxiété extrême les mouvements du reptile qui, malgré sa longueur, ne put atteindre au soupirail qui se trouvait éle- vé à six pieds au-dessus du plancher. Après quelque temps le reptile lâcha un sifflement aigu, agita violemment ses son- nettes et se coula le long du plancher à l'endroit où il touche au mur. La direction que prit le serpent était opposée à celle dans laquelle se trouvait le lit de Pierre ; il put le suivre à l'espèce de bruissement que faisait le serpent en coulant sur le plancher, quoiqu'il avançât lentement et sans agiter ses sonnettes.

Pierre retenait son haleine pour mieux entendre, car sa tête, retenue par une courroie sur un morceau de bois au lieu d'oreiller, ne pouvait se tourner. Il était dans de cruelles an- goisses ; quoiqu'il ne put plus voir le serpent, il sentit qu'il ap- prochait de son lit, une sueur froide coula de son front ; bientôt il sentit le drap se soulever sur ses pieds, un corps froid se glissait sur son corps nud. . . . Toutes ses chairs fris- sonnèrent à ce contact. . . . Le long de ses jambes il sentait se couler le reptile qui se trouvait attiré par la chaleur. . . . Bien- tôt il vit la tête du serpent dépasser le drap qui était replié sur sa poitrine. . . . Il sentait son haleine sur son visage. . . . Pierre eut la force et la présence d'esprit de rester immo- bile, réprimant autant que possible jusqu'aux battements de ses artères. Peu à peu le reptile ramassa ses anneaux et se roula en spirales sur la poitrine de Pierre ; celui-ci qui avait fermé les yeux les sentit s'ouvrir malgré lui par un effet spasmodique des nerfs, et ils s'attachèrent sur ceux du reptile qui brillaient comme deux charbons ardents ; il vit sa tête immobile, sa gueule entre-ouverte et montrant ses lon- gues dents si fines qui tuent avec tant de promptitude ceux qu'elles mordent. Attiré comme par une puissance magnéti- que Pierre ne pouvait fermer les yeux ni les détourner de ceux du serpent. Il éprouva d'indicibles sensations, il sen- tait ses forces l'abandonner, son sang ne circulait plus dans ses veines, le vestige commençait à s'emparer de son cer- veau. . . . Il lui semblait voir les yeux du serpent grandir demesurément, . . . peu à peu ses paupières se fermèrent et tout son corps tressaillit convulsivement. . . . Le serpent fit entendre un sifflement. . . . Pierre avait perdu connais- sance !

G. B.

( A CONTINUER.)

## LE MARIAGE PAR TESTAMENT.



“ÉTAIT au commencement du règne de Louis XVI. Les mœurs pures du nouveau roi chassaient les vices de la cour, comme le soleil levant disperse les brouillards du matin.

Le jeune comte Hector de Lagny, attaché à la maison de Marie-Antoinette, cavalier de la plus belle mine et du plus grand avenir, se distinguait parmi les gentilshommes qui secondaient les bonnes intentions du roi et de la reine.

Le lendemain de l'exil de Mme. Dubarry, il se battit en duel avec un champion de la favorite, et lui mit six pouces d'acier dans le corps. M. de Cernac (tel était le nom de celui-ci) guérit de sa blessure, mais ne songea plus qu'à se venger de M. de Lagny. Aidé d'un certain chevalier de Nainville, ancien ami de Cagliostro, et qui passait pour tricher au jeu, il attira le comte dans une partie de pharaon et le ruina de fond en comble, le jour même où il devait payer un régiment qu'il venait d'acheter.

Louis XVI gronda un peu M. de Lagny, et le plaignit sincèrement; puis, bien qu'il ne payât plus les dettes de ses gentilshommes, il lui proposa, par exception, d'acquitter les siennes. Mais le comte refusa cet onéreux privilège, et quitta la cour, ruiné, désespéré, regretté de tous.

Un mois après, il languissait d'ennui et de remords chez un de ses parents dans un humble manoir de Normandie, lorsqu'il reçut d'un inconnu, M. Du Perron, une lettre qui le mandait à Paris pour affaire très-grave.

Il part, il arrive. Il trouve M. Du Perron un jeune magistrat fort distingué, qui s'excuse en souriant d'avoir troublé sa retraite, et lui donne l'attention la plus profonde: que M. de Lagny écouta avec l'attention la plus profonde:

“ Mon cher Du Perron, ce message est mon testament. “ Il vous sera remis quand je n'existerai plus. Je laisse ici “ bas cinquante mille livres de rentes, et une nièce que vous “ savez charmante, Mlle. Louise de Lirol. Soyez, après “ moi, son tuteur et mon exécuteur testamentaire. Dites- “ lui qu'elle trouvera toute ma fortune dans sa cor- “ beille de mariage. Quel sera toutefois ce mariage! J'ai “ la prétention de m'en mêler dans l'autre monde. Il est “ un gentilhomme à qui je n'ai jamais parlé, mais que je “ connais pour la plus brave épée, le plus noble esprit “ et le cœur le plus généreux qu'il y ait en France. C'est “ M. le comte Hector de Lagny. Je l'ai vu deux fois: le “ jour où il s'est battu contre un courtisan de la Dubarry, et “ le jour où il a refusé l'acquiescement de ses dettes par le “ roi. Je ne sache que lui qui ait fait deux traits pareils, et “ je ne l'ai jamais oublié depuis cette époque. Faites-le “ venir, quand vous aurez lu cette lettre. Annoncez-lui que “ je lui lègue la moitié de ma fortune, s'il veut épouser ma “ nièce. C'est le présent d'un mort. Il ne saurait le repous- “ ser. Il n'a jamais aperçu, je crois, Louise de Lirol. Mettez- “ les en rapport; et si, dans un mois, il veut lui offrir son nom,

“ assurez-vous qu'il a rempli la seule condition que je lui “ impose,—et que vous trouverez dans le codicille ci-joint, à “ décaçheter le 25 avril. Je vous permets à tous trois, après “ cela, de me traiter de grand original. “ Que ma nièce ignore tout, bien entendu, jusqu'au terme “ désigné. “ Paris, le 25 mars 1774.

(Signé) “ le marquis de Suvignac.”

On se figure la surprise d'Hector de Lagny. Il crut rêver. Il se fit relire la lettre. Il fut touché jusqu'aux larmes. Il hésita à recevoir un legs si étrange. Bref, il se fit présenter à Mlle. de Lirol. M. Du Perron, qui le lui conseilla fortement, avait prévu que cela faciliterait sa décision.

—N'acceptez la succession, lui dit-il, que sous bénéfice d'inventaire.

L'inventaire fut tout à l'avantage de la succession.

Mlle. de Lirol était une jeune fille de la plus exquisite beauté. Ce fut la première qualité qui fit appa le comte. Elle lui donna le plus vif désir de connaître les autres.

L'entrevue avait lieu chez une parente de M. Du Perron, au milieu d'une société de huit ou dix personnes, réunies seulement pour en cacher le but à la jeune pupille.

M. de Lagny la contempla longtemps avant de l'aborder. Elle était assise sur un de ces jolis fauteuils à médaillon, que notre époque envie à la fin du dix-huitième siècle. Ses cheveux, groupés par derrière, laissaient voir toute la finesse de ses traits, tout l'éclat de ses yeux, tout le charme de sa figure. Elle portait deux jupes ouvertes l'une sur l'autre, et garnies de rubans et de bouillons, entremêlés d'attributs de deuil qui en faisaient valoir la fraîcheur. Ses bras et son cou, albatre palpitant, sortaient d'un nuage de dentelles. Ceux de Vénus n'étaient pas plus beaux lorsqu'ils se dégageaient de l'écumé des mers.

Assurément, si le comte eût rencontré Mlle. de Lirol sans préméditation, son premier mouvement eût été de lui porter ses hommages.

Mais plus il avait le droit de le faire, plus il balançait. Il n'osait s'emparer de ce trésor, qu'il eût voulu disputer et mériter.

Tout à coup il voit paraître un cavalier qu'il reconnaît en frémissant. C'était M. de Cernac, son ancien adversaire et l'auteur de sa ruine. Il était venu là pour jouer et pour faire sa cour à la riche héritière.

Il s'approche de Mlle. de Lirol avec un air fade et suffisant, lui débite mille galanteries de mauvais goût, et se pose près d'elle en adorateur privilégié.

Il n'en fallait pas tant pour décider M. de Lagny. Il se fait présenter aussitôt à Mlle. de Lirol, et non moins heureux sur ce nouveau terrain que sur le champ clos, il oblige, à force d'esprit et de grâce, son rival à battre en retraite.

Puis, dans une conversation plus intime, il parle à la jeune fille de son oncle, et s'assure, à la vivacité de ses regrets, que la bonté de son cœur égale la beauté de son visage.

—Eh bien! lui demanda en sortant l'exécuteur testamentaire, acceptez-vous la succession?

—Je l'accepte, répondit le comte. Mais quelle peut être cette condition à remplir ?

—Ah ! vous ne la saurez que dans un mois. Je ne crois pas qu'elle soit au-dessus de votre pouvoir.

—Je l'espère, et Dieu le veuille !

Depuis ce moment, les jeunes gens se virent tous les jours, et l'inclination du comte devint une passion profonde. Il sentit que son bonheur serait complet s'il épousait Mlle. de Lirol; que son malheur serait irréparable s'il manquait à la secrète condition.

Il passait les jours et les nuits à bâtir sur ce mystère posé comme un point noir au-dessus de ses espérances, mille conjectures plus effrayantes les unes que les autres.

Enfin le 25 avril arriva. Invités à dîner chez les Du Perron, — pour la première fois le comte et la pupille se virent seuls un moment.

M. de Lagny tomba aux pieds de Mlle. de Lirol, et laissa parler son cœur avec cette éloquence que l'esprit chercherait en vain. Troublée d'abord de ses aveux, la jeune fille les écouta bientôt avec émotion. Le comte lui demanda sa main, et lui déclara qu'elle allait décider de son sort. Elle hésitait à répondre, et M. de Lagny tremblait des pieds à la tête, lorsque M. Du Perron vint rompre l'entrevue.

Il tenait d'une main le testament ouvert du marquis de Juvigné, et de l'autre le codicille cacheté renfermant la terrible condition.

Le comte renouvela solennellement sa demande au tuteur, et celui-ci lut à sa pupille les dernières volontés de son oncle. Mlle. de Lirol éclata en pleurs d'attendrissement et de reconnaissance.

Ces sentiments étaient-ils tous pour le défunt, et le prétendant n'en avait-il point sa part ? c'est ce que M. de Lagny se demandait avec un espoir mêlé d'angoisse.

— Voyons d'abord, reprit le magistrat, si vous avez rempli la condition.

Et il décacheta le codicille. Le comte pâlit, il manqua de défaillir, et eut voir le même mouvement chez la jeune fille.

— La seule condition que j'impose à M. de Lagny pour épouser Mlle. de Lirol, avait écrit le marquis, c'est : — de lui plaire et d'en être aimé. . . .

M. Du Perron sourit et regarda les deux jeunes gens ; le comte regarda Mlle. de Lirol, et celle-ci n'osa lever les yeux.

— Eh bien ? demandèrent M. de Lagny et M. Du Perron.

— Eh bien ! la condition est remplie, répondit la jeune fille, en tendant au comte sa main, qu'il couvrit de larmes de joie.

— Puisque le marquis nous en a donné le droit, s'écria le tuteur, convenons que c'est un charmant original !

Peu de temps après, M. de Lagny entra en triomphe à la cour, et présenta sa femme à la reine.

— Je vous pardonne votre premier duel, lui dit Louis XVI, en considération du second. Vous avez battu M. de Cernac comme il fallait le battre ; et je vous trouve si bon gentilhomme, que je vous fais gentilhomme de ma chambre.

— Et moi j'offre à la comtesse de Lagny, ajouta Marie-Antoinette, un tabouret de dame d'honneur au palais.

Le mois suivant, le régiment que le comte avait manqué était remis en vente.

M. de Cernac entreprit de l'acheter avec ses profits de jeu. Mais il trouva un concurrent qui couvrit obstinément toutes ses enchères, et qui finit par le lui enlever.

Ce concurrent était M. de Lagny.

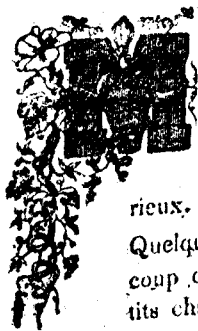
— Nous voilà, monsieur, manche à manche, dit le joueur en prenant son parti.

— Et dos à dos, monsieur, répondit le comte en prenant son brevet.

C. DE CHATOUVILLE.



## LA MODE SOUS LA RÉPUBLIQUE,



AUGUSTE DEBAY vient de donner, dans un feuilleton du *Siècle*, un aperçu historique de la mode en France. Les détails qu'il présente sur les modes lors de la révolution de 1789 sont fort curieux.

Quelques années avant la révolution, dit-il, beaucoup de dames de distinction adoptèrent les petits chapeaux de soie, ornés de plumes ou de fleurs, et coquettement inclinés sur le côté de la tête ; elles portèrent aussi d'élégants caracos, des pelisses de satin blanc, rose, bleu-céleste, garnies d'hermine ou de martre. Les bourgeoises se paraient d'un mantelet de satin, bordé d'une large dentelle. Les chapeaux prirent peu à peu des proportions colossales par les ornemens dont ils furent surchargés.

On en peut juger par les deux annonces suivantes,

tirées du *Journal des Modes de Paris*, de 1780 à 1785 :

« Aujourd'hui, on offre aux dames un chapeau à l'amiral. On verra chez Mlle Fredin, modiste, à l'Echarpe d'Or, rue de la Ferronnerie, un chapeau sur lequel est représenté un vaisseau avec tous ses agrès et appareils, ayant ses canons en batterie.

On trouve chez Mlle Quentin, modiste, rue de Cléry, des chapeaux posés en trophée militaire ; les étendards et les timbales posés sur le devant sont d'un très bel effet. »

1790 vit paraître la lévite, espèce de robe collante qui donna lieu au poème intitulé : *la Lévite conquise*.

En 1791, dans la classe bourgeoise, la redingote remplaça l'habit : le chapeau quitta le dessous du bras pour être replacé sur la tête ; la poudre blanche, le fard et les moustaches commencent à disparaître. La nature reprenait ses droits.

La grande commotion de 93 apporta un changement radical dans le costume français. Les hommes abandonnèrent généralement le catogan, les ailes de pigeon et la queue pour donner

leurs cheveux une entière liberté. L'habit coupé, la redingote et le frac remplacèrent l'habit à la française à larges basques et à broderies; les gilets courts triomphèrent des gilets-vestes; le pantalon l'emporta sur la culotte; les bottes luttèrent avec avantage contre les souliers à boucles, et le chapeau rond vainquit le tricorne.

De 1793 à 1800, les modes se multiplièrent aussi rapidement que les constitutions. On dépassa toutes les limites connues du ridicule.

Les petits-maîtres avaient disparu pour faire place aux muscadins, aux prétentieux, aux incroyables qui, coiffés d'énormes chapeaux-claques ou de chapeaux ronds à fond évasé, chaussés d'escarpins ou de bottes à retroussis, vêtus de la carmagnole, du frac ou de la redingote à larges revers, de la culotte ou du pantalon court, se promenaient la badine d'une main, et tenant de l'autre un large et immense lorgnon. N'oublions pas une large cocarde tricolore attachée au chapeau.

Les femmes se montrèrent soit nu-tête, avec une coiffure à la grecque, soit la tête couverte d'un bonnet ou d'une baigneuse ornée d'une large cocarde tricolore avec chignon retroussé. Plus de robes de brocart ni de soie, plus de charmans caracos de velours. On ne portait que des déshabillés en toile de Jouy de diverses couleurs, et pour fichus que des madras ou de petits mouchoirs rouges.

Le jacobinisme eut aussi ses modes: l'habit-veste, le gilet-rouge, le pantalon large et le chapeau rond à cocarde. Tout autre costume était suspect d'aristocratie.

Cependant plusieurs républicains fameux, et Robespierre entre autres, continuèrent de porter le frac, les cheveux pou-

drés et la queue. Mais il fallait de bien grandes preuves de civisme pour obtenir de l'opinion une pareille tolérance.

Sous le Directoire, chacun put s'habiller rigoureusement selon son caprice; mais la mode ne cessa pas d'avoir son caractère politique. L'habit carré décelait un chouan, l'habit bleu et pointu proclamait un républicain, les larges revers et la culotte chamarrée annonçaient un réactionnaire, les cheveux frisés et poudrés annonçaient un royaliste, les cheveux plats et longs un jacobin, etc.

Depuis 1789 jusqu'à cette époque, le moindre événement avait donné naissance à une mode.

L'apparition d'un chinois à Paris avait mis en vogue la coiffure à la chinoise et les brodequins pointus.

L'arrivée de l'ambassadeur turc avait amené la mode des croissans.

Après la prise de la Bastille, des fragmens de pierre de cette prison, enchâssés dans l'or et l'argent, furent montés en colliers, en bracelets, en bagues, qu'on appela *bijou de la Constitution*.

Un incendie ayant dévoré l'Opéra, on porta des vêtemens couleur *feu d'Opéra*.

Une souris qui s'enfuyait effrayée sur le boulevard emportant un morceau de papier qu'un enfant lui avait attaché à la queue, mit à la mode un certain gris qu'on appela couleur de *souris effrayée*.

Enfin, croira-t-on que la guillotine elle-même donna aux femmes l'inconcevable idée de porter à leurs oreilles de petites guillotines d'or! Ces étranges bijoux furent appelés *bijoux de la Révolution*.

REBUS.



LE



Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux. -- Qui serre bien son pays n'ape a besoin d'a-yeux.



# ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.

## MORBETTA

(PETITE FLEUR.)



PIANO.

*Allegretto.*



mf ff

*Grazioso.*

*P*



Lorsqu'elle vint au monde, Enfant vermeille et blon -



de, Dans les beaux jours, déjà ve-nus, Ce fut une ro-se de

plus... En voy - ant cet - te fleur nou - vel - - le, Frais bou - ton, ce jour -

*trise.*  
là, pour el - - le, Sou - dain, ou - in - ven - ta, Sou -

*dolce e leggiero.*  
dain, ou in - ven - ta - - - - - Le jo - li nom de Fioret -

*P*

ta, Le jo - li nom de Fioret - ta, Fioretta, Fioretta!...

*dolce, rit.* Quel doux nom que ce - lui - là!... *mf* ah!... ah! - *poco rall.* Quel doux nom que Fioret - ta!

*P* segue

Encor toute petite,  
 Vraiment, la marguerite,  
 Si légère on se balançant,  
 L'était moins, Fioretta passant...  
 La voyant si blanche, et si belle,  
 Tous disaient: on fit bien pour elle  
 Alors qu'on inventa,  
 Alors qu'on inventa  
 Le joli nom de Fioretta,  
 Le joli nom de Fioretta,  
 Fioretta, Fioretta!...  
 Quel doux nom que celui-là!...  
 Ah! ah! quel doux nom que Fioretta!

Quand elle eut seize années,  
 Les fleurs omblaient fanées,  
 Près de son teint, rose et coquet,  
 Plus frais que le plus frais bouquet...  
 Devenait, chaque jour, plus belle,  
 Tous les cœurs tremblaient près de celle,  
 Pour qui l'on inventa,  
 Pour qui l'on inventa,  
 Le joli nom de Fioretta,  
 Le joli nom de Fioretta,  
 Fioretta, Fioretta!...  
 Quel doux nom que celui-là!...  
 Ah! ah! quel doux nom que Fioretta!

